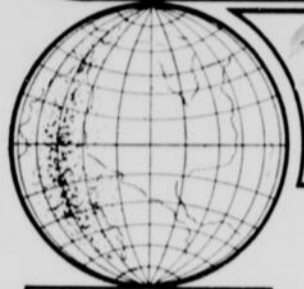




ALBUM UNIVERSEL

Le Monde Illustré



ICI ET LA, Paul de Martigny

*LE ROI ET LA REINE
DE DANEMARK à PARIS*

LA GROTTTE DES EMMURÉS

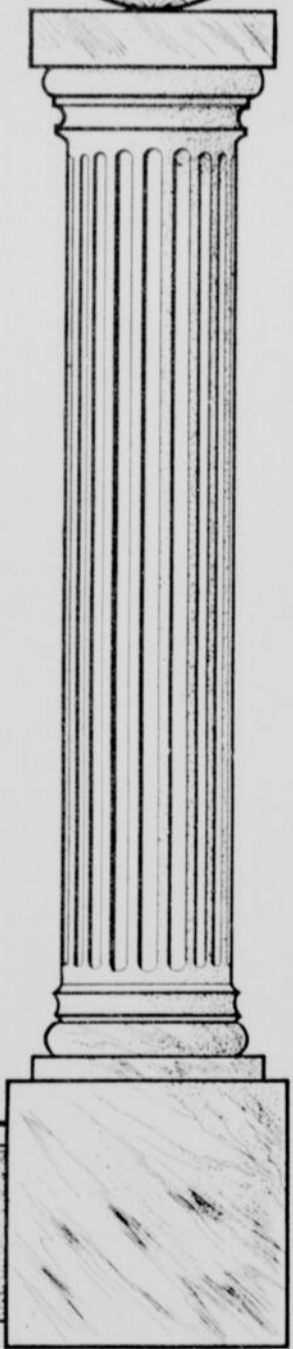
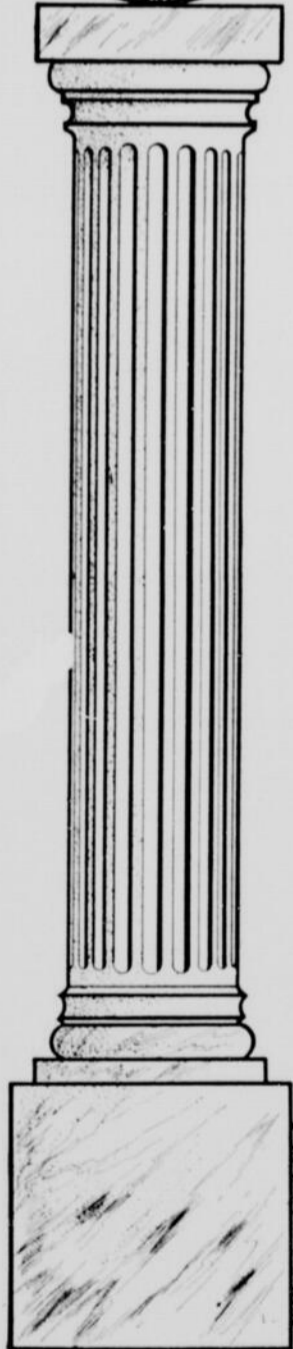
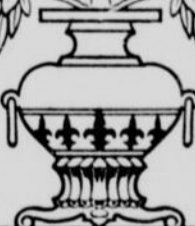
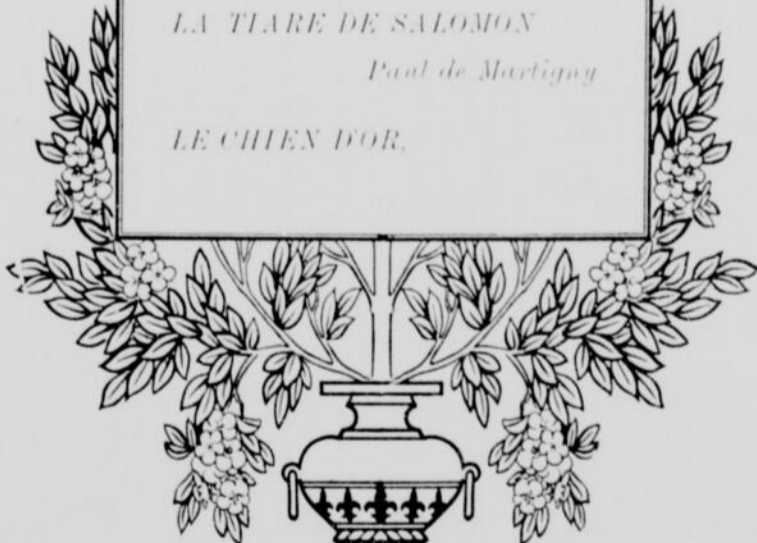
MUSIQUE : Menuel

LE REQUISITIONNAIRE

*COURRIER DE LA MODE,
Parisienne*

*LA TIARE DE SALOMON
Paul de Martigny*

LE CHIEN D'OR.



PRIX DE LA REVUE

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 par 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 franc.

ALBUM UNIVERSEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

PAUL DE MARTIGNY, REDACTEUR EN CHEF.

M. DESROCHES, Editeur-Propriétaire

Tél. Main 1592.

197 RUE NOTRE-DAME EST

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à ordre de M. Desroches. Les chèques ne seront acceptés que s'ils sont majorés de 5% de manière à couvrir les frais de recouvrement et de change. Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ICI ET LA

A considérer ce qui se passe à l'Hôtel-de-Ville on en arrive fatalement à penser que le rapport est certes une admirable chose, car il contient en soi toute sérénité et toute espérance.

Mieux encore que le luth antique, il endort la douleur et apaise les colères. Il incite à la patience calme et souriante. Il compte plus de cordes que la lyre du roi David, ce en quoi il lui est au moins supérieur.

Nous devons être d'autant plus fiers du rapport que nous l'avons élevé à la hauteur d'une institution, que nous en avons fait à la fois la base et la panacée de notre administration municipale tout au moins. Le rapport est à nous, bien à nous, nous l'avons inventé, car enfin il était inconnu des générations précédentes.

Je ne serais pas autrement surpris d'apprendre de la bouche même d'un de nos numismates autorisés, que l'antiquité nous l'envie secrètement.

Nos conseillers municipaux qui, malgré l'opinion généralement admise, ne sont pas tous complètement idiots, en ont compris les ressources et les avantages. Ils en font une large, une abondante consommation.

Il suffirait pour s'en convaincre de passer la tête par l'entrebâillement discret de la porte des voûtes de l'Hôtel-de-Ville pour en apercevoir des monceaux tels que les rats désespèrent de les ronger jamais.

Qu'une délégation, animée d'une telle colère qu'elle nourrisse soigneusement l'intention formelle de mettre les pieds dans le plat — le beurrier, en l'espèce — si elle n'obtient une réforme quelconque, se présente à la barre du conseil municipal, et il se passera à peu près ceci : Un échevin déclarera, après exposé de la question, qu'il n'y entend rien, ce qui est

incontestablement vrai. Il ajoutera même sans s'éloigner de la vérité une et unique, que ses collègues n'y entendent pas plus que lui.

—Je propose donc, messieurs, d'en référer à un chef de bureau quelconque, lequel fera rapport.

Les délégués s'inclinent avec le contentement légitime du devoir accompli et les conseillers municipaux votent à tour de bras pour la proposition de leur brave collègue.

Et voilà une petite comédie de plus en attendant les autres. Ces messieurs les délégués sont désormais recouverts d'une couche de patience et d'espoir absolument imperméable. Ils n'entendent plus parler de rien mais ils sont contents quand même puisqu'il y aura un rapport.

Ce qu'il y a de remarquable c'est que le chef de bureau rédige en effet un rapport. Cela peut sembler extraordinaire, incroyable même, mais c'est un fait que j'allir ne avoir pu constater au cours de ma carrière de reporter. Et dire qu'il serait si simple d'en prendre un au hasard dans la voûte. Cela reviendrait au même puisque personne ne les lit jamais et qu'il est sans exemple qu'un seul ait servi à quelque chose, si ce n'est à enterrer définitivement une question. C'est là une utilité qui n'est pas mince, surtout dans des affaires qui généralement, seraient tout profit pour les contribuables et dont les échevins ne retireraient en somme que peu de bal et bal d'érin. Ce n'est généralement pas de cette façon qu'on emplit les pots de vin.

Paul de Martigny.

LE FIACRE SANGLANT

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans un prochain numéro.

LE FIACRE SANGLANT, spécialement écrit pour le MONDE ILLUSTRÉ, par MAXIME AUDOUIN, est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtres saisissants et précipités.

Propos d'un Montréalais

—“La Presse” (le seul journal quotidien où les annonces paient, étant la seule partie qui s'y puisse décentement lire) —

Un paisible citoyen, l'autre jour, au coin de la rue Labelle et Ste Catherine, fit à un tramway “pst pst” levant en l'air le bras droit en matière de sémaphore, le tramway lui passa froidement sur le nez, je dois à la vérité et aux âmes sensibles d'avouer que sous le nez serait à la fois plus français et plus plausible. Un conducteur interviewé répondit avec nonchalance que “c'étaient les ordres de la Compagnie”. La dite Compagnie s'obstinant à donner des ordres à ses subordonnés sans en avertir le public, nous prenons la liberté de signaler le fait à “La Presse” en lui suggérant de mettre à ses frais l'écrêteau que la Compagnie se refuse à placer, dans le gong le genre suivant par exemple :

LA PRESSE prie ses nombreux lecteurs de ne pas stopper à ce corner, les ordres de la Compagnie étant de passer à travers ces prémisses sans stopper.

Comme français ça suffirait parfaitement aux lecteurs de “La Presse” et comme réclame ce serait splendide.

Et ce n'est pas plus bête que le coup de canon à midi.

Faire des petits pâtés de boue que le vent disperse, est la principale occupation des vieillards que la ville paie de ses beaux deniers. Si encore ils ramassaient les bouts de papiers et les journaux entiers que le vent promène des ruelles à la rue et de la rue Dieu sait où. S'il pleut on marche dans la boue crottée comme un barbet, s'il fait beau la poussière aveu-

—“La Presse, dis-je, ayant depuis longtemps fait perdre le Nord à ses nombreux lecteurs veut leur rendre le Midi. Quel beau désintéressement, quelle charmante philanthropie mais aussi peut-être quel magnifique mépris de ses concitoyens il faut avoir pour oser leur proposer une réclame aussi éhontée pour un journal d'aussi piètre valeur.

(1) Cette réclame est toute gratuite, je tiens à l'affirmer hautement.

Le Roi et la Reine de Danemark à Paris

glante chargée de tous les crachats desséchés que les tuberculeux sèment aux quatre coins de la ville, pénètre un peu partout y compris et surtout les poumons des citoyens. S'il reste un sou de l'argent pris dans la poche du contribuable, pour l'employer à ce à quoi il n'était pas destiné, j'aimerais assez voir gravé dans la pierre au-dessus de la porte de l'hôtel de ville ces mots : " Liberté, Égalité, Fraternité..... dans la crasse et la saleté ". Et si vous criez, Messieurs les mécontents, le remède est là très simple, on augmentera les impôts ce qui permettra de payer plus de vieillards qui feront plus de petits pâtés que le vent disperse. Car en somme si vous avez été assez bêtes pour les élire, les réélire et les élire encore, qu'avez-vous maintenant à brail-ler comme des ânes dont on ne change pas assez souvent la litière.

Et après tout ils ont parfaitement raison de traiter ainsi le bétail montréalais.

P. S. Au moment de mettre sous presse nous apprenons de source certaine que le Conseil Municipal vient de donner le contrat à l'une des plus grosses maisons d'impression de Montréal, pour la publication d'un annuaire avec carte des rues où l'on peut passer avec garantie de la ville et celles sans garantie. Ceux qui se casseront une jambe, déplaceront un rein dans une des rues non garantie, n'auront droit à aucune indemnité. L'économie notable que l'on fera de cette façon sera employée partie à payer l'heureux titulaire du contrat d'impression, partie à maintenir les rues non garanties dans un état satisfaisant pour les finances de la ville.

Deuxième P. S. La dernière phrase du précédent alicia ne voulant rien dire et étant même incompréhensible, nous ne doutons pas que l'information émane directement de l'hôtel de ville. Elle en porte l'estampille.

HEGESIPE MCREAU

AU STADIUM DE LA RUE ST HUBERT

L'Exposition des Substances Alimentaires de choix, organisée par l'Association des Commis-Épiciers, pour leur caisse de Secours Mutuels

Le succès de cette exposition est complet sur toute la ligne, tant au point de vue financier qu'à celui de la vulgarisation des bons produits alimentaires. Rien n'a été épargné pour plaire aux nombreux visiteurs qui veulent aider de leur obole la caisse de secours de l'Association, et le public select de la partie Est de Montréal s'y rendant journellement en foule, prouve que l'union et la cohésion font la force du peuple Canadien-français.

Aussi nous saluons et sommes très heureux de l'encouragement donné à MM. Albert Lacroix, président de l'Association dont l'initiative et le dévouement ont surmonté tous les ennuis et fatigues



Le roi et la reine de Danemark viennent de passer trois jours en France. Paris en fête leur a fait la réception la plus sympathique.

Le Président de la République alla jusqu'à Cherbourg au-devant des hôtes royaux de la France.

Le roi Frédéric VIII est né à Copenhague en 1843. Au pu physique il ressemble à son frère le roi George de Grèce. Le taille moyenne, large d'épaule, la

moustache bien tournée; il donne l'impression de la décision et de la volonté.

C'est le 28 juillet 1869 qu'il épousa la princesse Louise de Suède et de Norvège, arrière-petite fille de Bernadotte. La touchante sollicitude qu'elle a toujours montrée envers les humbles, son inlassable bonté, l'ont rendue populaire.

Depuis longtemps le roi Frédéric possède l'affection de ses sujets. Il a hérité des qualités qui ont rendu le roi Christian, son frère, si populaire.

qui se sont présentées. Une bien large part revient à M. J. B. E. Poirier, organisateur, qui par son zèle et son ingéniosité a su rendre le plus bel attrait à l'exposition, qui a conquis dès maintenant l'approbation et l'admiration de ses visiteurs. Le Stadium présente à l'intérieur un coup d'œil féérique. Les différents pavillons et étalages rivalisent de grâce et de fraîcheur. Les jeunes demoiselles qui sont dans chaque pavillon sont des plus avenantes et courtoises. Enfin toutes nos félicitations au comité d'organisation et aux exposants. A leur idée géniale d'y avoir ajouté des concours, ainsi que des vues animées, des concerts vocaux et instrumentaux.

Le vaste espace est occupé par 3 rangées d'exposants, et l'allée centrale s'étale resplendissante.

Nous y trouvons le Colonial Fluid Beef Co.; Charruan et Daoust, immeubles; Charles Gurd & Co., eaux minérales gazeuses; Laporte et Martin, avec MM. N. A. Hébert et St Maurice.

L'étalage magnifiquement monté contient des spécimens du fameux brandy Richard, pur jus de vigne, Hawiatha Lethier Water, le Malt et la Bière Miller de Milwaukee, le Sirop de grenadine Fournel et Fleury de Bordeaux, le vermouth Dolin de Chambéry, les sauternes Lecomte Morel, les vins de Bordeaux Vernot et Cie, l'eau de Vichy Samitas (St Yorre), etc.

Le Bovril Co. Ltd.; D. S. Perrin, biscuits.

Léon Fontanel et Cie, a une estrade ornée avec le meilleur goût. On y remarque principalement le Panyuls Pur, vin généreux, tonique et fortifiant, les fameux biscuits Pernot, des huiles d'olive

pures, le chocolat Poulin, l'alcool de Menthe Riegls, la liqueur surfine Angelica, cordial provenant des Pyrénées, enfin la fameuse citronnade de Sauvenet, les pâtes alimentaires Marge, les extraits pour liqueurs Noiroit.

La lessive Phenix, poudre à lessive sans rivale connue et renommée dans toute l'Europe, vendue au Canada par M. C. A. Chouillon, président de la Chambre de commerce française.

Monsieur Augustin Conte expose des cafés verts et torréfiés de premier choix leur dégustation laisse un parfum agréable et savoureux au palais.

La bière White Rock est délicieuse.

Les conserves de Jos. Lamoureux, sont de fabrication de premier ordre.

Les produits Snowdon, Forbes et Cie, sont des plus appétissants.

La Cie Médicale Lambert expose ses produits patentés dont la renommée n'est plus à faire.

La bière Molson obtient la meilleure appréciation par tous les dégustateurs.

Le Masseur Snyder attire beaucoup la foule.

Nous ne pouvons oublier le Dominion Ice Cream, on petits et grands vont continuellement se delecter et apprécier la bonne et saine fabrication de la crème à la glace.

Tout le monde sort de cette exposition content d'avoir aidé l'Association des Commis-Épiciers et d'y avoir passé un bon moment, après y avoir revu avec plaisir les vues animées toujours nouvelles du Quimetoscope, et rentrant chez soi avant passé une agréable soirée.

A. QUEVA

La Grotte des Emmurés



Le cortège se dirigea vers l'église au son du tambourin et du galoubet.

Au nombre des curiosités qu'on fait visiter aux touristes, pendant les excursions d'été, se trouvent ces grottes souterraines qui vont souvent se perdre à des profondeurs inconnues. Il n'en est presque pas une à laquelle ne se rattache le souvenir de quelque impressionnante aventure. C'est un de ces drames, dont le point de départ est emprunté à la réalité, qu'on va voir ici se dérouler au milieu de péripéties du plus angoissant mystère.

—o—

C'était fête depuis le matin au pays de Causse Rouge. Le père Raynal, un des plus riches métayers de la région, mariait sa fille Irène avec le fils Bruel, le beau Théodule, disait-on plus souvent, car c'était un grand gaillard solide et bien découplé, intelligent avec cela et qui avait amassé déjà, à fabriquer des fromages, un assez joli pécule.

Les invités étaient arrivés des quatre coins du pays au mas des Raynal, une vieille demeure seigneuriale, transformée en ferme et en bergerie, et conservant encore grand air sous sa nouvelle destination. De mémoire d'homme, on n'avait vu, sur les Causses, un aussi long cortège. Il se dirigeait vers l'église du bourg, au pas des chevaux et des mulets, au son du tambourin et du galoubet, à travers les bois d'amandiers roses que mars avait fleuris. Que de filles à la ronde allaient envier les noces d'Irène, au milieu de cette joie, de la musique, des fleurs et du soleil!

Il était quatre heures, et l'on dansait depuis le déjeuner, un déjeuner pantagruélique servi à l'hôtel de Laure et de Pétrarque, dont la basse-cour était désormais veuve de tous ses poulets. L'usage voulait, maintenant, qu'on accompagnât les nouveaux mariés jusqu'à leur maison, et la cavalcade, musique en tête, se remit en route, plus joyeuse encore qu'au matin

et impatiente de continuer la fête. Les chansons et les rires abrégèrent le chemin et l'on arriva bientôt au pied d'un énorme rocher à pic, qui dessinait sur le ciel le profil d'un sphinx énorme, cyclopéen. De maisons, de cabanes, pas la moindre. Mais à trente pieds au-dessus du sol, entre ce qui semblait être les pattes de granit de la bête, on apercevait d'en bas une fissure sombre, l'entrée d'une grotte. C'est là qu'habitait Théodule.

Étrange demeure! en vérité, mais dont il y a plus d'une dans le pays des Causses où beaucoup d'habitants vivent à la façon des troglodytes, dans les tentes de rochers taillées en logis, une porte adaptée tant bien que mal à l'entrée, et quatre planches bouchant le fond. Il arrive souvent que la caverne se prolonge au loin sous la montagne, en d'obscurs dédales. Parfois, un chat, une volaille imprudente s'y engage; ils ne reparissent jamais plus. Ce mystère des grottes est impénétrable; on entend seulement, en prêtant l'oreille, le clapotis d'une eau courante.

Chevaux et mulets furent attachés dans une grotte voisine, située celle-là, au niveau du sol, puis toute la noce escalada des échelles que Théodule tira ensuite à lui, quand tout le monde fut monté. Il faisait toujours ainsi, par crainte des chemineaux.

La demeure vraiment était plus confortable qu'on ne l'eût supposé. La montagne était percée, comme une éponge, de plusieurs cavités communiquant intérieurement entre elles, et qui prenaient jour par des fenêtres sur un immense horizon. Les sièges, la cheminée, tout était taillé en plein roc, perfectionné à la moderne, et Théodule prônait, avec fierté, ses invités à travers un appartement très vaste. Plus loin, sous la montagne, s'ouvrait la fromagerie.

On était arrivé au fond d'une longue

galerie, et Théodule montrait du doigt un trou à hauteur d'homme, ayant à peu près un mètre de diamètre.

"Voici, mes amis, l'entrée du plus merveilleux palais de la terre. Le sultan des Indes lui-même ne l'envierait, et le roi René n'en a pas un pareil. C'est là que je veux vous donner une fête. Suivez-moi avec les lumières et admirez!"

Et tous, derrière Théodule, tantôt courbés en deux, tantôt rampant sur les mains et sur les genoux, disparurent dans la mystérieuse gorge.

LA FÊTE DANS LA GROTTTE ET L'ÉTRANGE ÉVÉNEMENT QUI S'Y PASSA

Un palais bâti par la main de l'homme n'atteint pas à une pareille beauté. C'était l'œuvre inouïe et déconcertante du grand architecte du monde, un rêve fantastique dont la bague magique d'un enchanteur aurait fait soudain une réalité. Les blanches colonnes de stalactites, plus fines et plus nombreuses que les piliers d'une cathédrale gothique, s'élevaient du sol et s'épanouissaient au plafond, avec des scintillements éblouissants; d'une voûte si haute qu'on l'entrevoit à peine dans l'obscurité, d'énormes lustres de pierre descendaient, portant, à chacune de leurs pointes, la gemme éblouissante d'une goutte d'eau. Et c'étaient de sveltes arcades, des voûtes de pagode, des minarets de mosquée, de grands drapeaux de pierre dont les plis retombaient le long des murs et qu'un souffle, semblait-il, eût animés.

A cette vue, un hurra formidable retentit sous la voûte et tous battirent des mains. Seule, Irène, émue, irrissonnante, serrée contre Théodule, se taisait.

Dans ce décor féerique, des tables amenées là, pièce à pièce, et remontées à l'endroit même, attendaient les invités.

Au dessert, Théodule convia ses hôtes à regarder de tous leurs yeux.

Une flamme fulgurante jaillit du fond de la grotte, et une fusée monta en sifflant vers la voûte qu'elle éclaira jusqu'au faite et d'où elle retomba en une pluie d'étoiles. Toute la noce en délire applaudissait, en faisant vibrer les tables à coups de poing. Une seconde fusée avait succédé à la première, pailletant l'obscurité d'étincelles d'or, puis une troisième et d'autres encore, et la grotte apparaissait de minute en minute, dans son fantastique éclat.

Juchés sur des fûts de stalagmites, le tambourin et le galoubet avaient attaqué leurs airs les plus entraînants, et bientôt toute la noce, chacun menant sa chacune, tourbillonna dans une danse folle.

Le feu d'artifice avait depuis longtemps jeté ses dernières flammes que l'on dansait encore à la lueur des chandelles plantées un peu partout, aux creux de la pierre. Puis, peu à peu, le nombre des danseurs diminua: exténués, des gens allaient s'asseoir dans un coin et s'endormaient là, assommés de fatigue, de bonne chère et de bon vin.

(A suivre)



The page features a highly decorative border. At the top center is a lyre. The sides are adorned with large, stylized musical notes and sheet music. At the bottom center is a fan-like decorative element. The entire border is composed of thick, black, flowing lines.

MENUET
POUR PIANO
MUSIQUE DE
Marc Gauthier Descottes.

At the bottom right of the decorative border, the signature "L'ANNY" is visible.

MENUET

POUR PIANO

MUSIQUE DE

MARC GAUTIER DESCOTTES.

Moderato

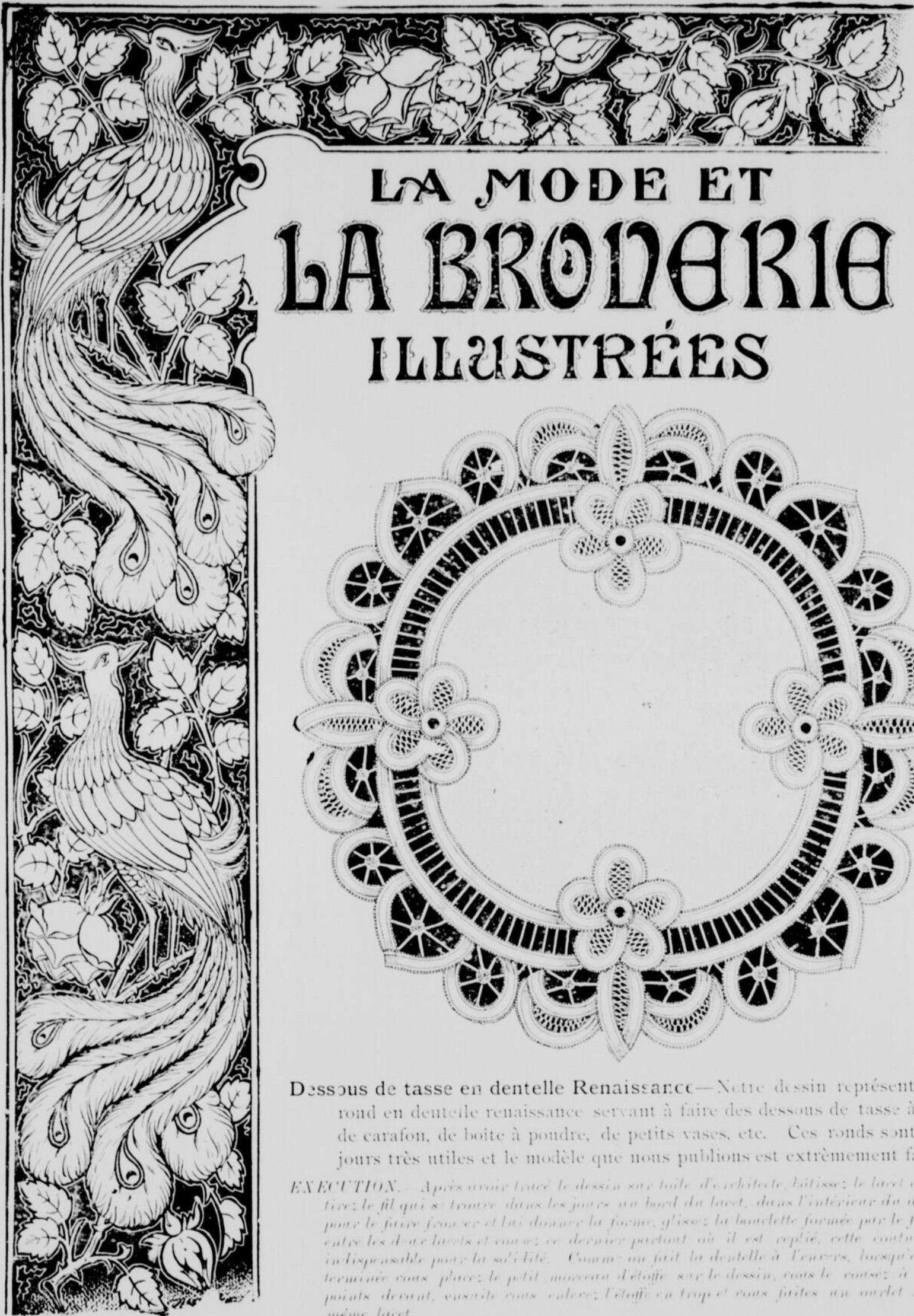
PIANO. *p*

f *p*

f *p*

p

p



LA MODE ET LA BRODERIE ILLUSTRÉES

Dessous de tasse en dentelle Renaissance—Notre dessin représente un rond en dentelle renaissance servant à faire des dessous de tasse à thé, de carafon, de boîte à poudre, de petits vases, etc. Ces ronds sont toujours très utiles et le modèle que nous publions est extrêmement facile.

EXECUTION.—Après avoir tracé le dessin sur toile d'architecte, bâtissez le lacet choisi, tirez le fil qui se trouve dans les jours au bord du lacet, dans l'intérieur du dessin, pour le faire frayer et lui donner la forme, glissez la bouclette formée par le fil tiré entre les deux lacets et courez ce dernier partant où il est replié, cette couture est indispensable pour la solidité. Comme on fait la dentelle à l'aiguille, lorsqu'elle est terminée vous placez le petit morceau d'étoffe sur le dessin, vous le cousez à petits points devant, ensuite vous enlevez l'étoffe en trop et vous faites un ourlet sur le même lacet.



En ce moment de profonde accalmie de la mode, on n'en est pas encore à pouvoir pronostiquer de quel côté elle va s'orienter. Nous ne saurions donc préjuger de l'avenir.

Après les trésors d'ingéniosités dépensés chaque saison pour la création des modes, à notre époque où tout va si vite, un peu d'apaisement s'impose et devient nécessaire. Il faut bien, du reste, que l'on puisse jouir des jolies toilettes créées en vue de l'été. Les modes avancent ou retardent selon les caprices de la température. Si la fraîcheur nous surprend on se hâtera de remplacer les légers vêtements d'été. Si au contraire, les beaux jours se prolongent, on se complaira dans ces costumes si frais, si seyants qui ont été le charme de la saison.

Les chapeaux deviennent de plus en plus bizarres, les coiffures de plus en plus volumineuses et extravagantes. On multiplie les bouclettes, les coques, les nattes posées en couronne sur la tête et sur cet échafaudage de cheveux vrais ou faux, on pose des espèces de petites casseroles, de petites assiettes renversées... C'est cela

la nouvelle mode, la toute dernière mode.

Ce n'est pas à la vérité une mode jolie. Il est difficile de la suivre sans tomber dans la faute du ridicule, et c'est cela surtout qu'il faut éviter.

Nous conseillons à nos lectrices de se coiffer avec leurs cheveux, ou en y ajoutant peu, de se faire une coiffure de forme gracieuse et de choisir leurs chapeaux parmi les moins excentriques.

Les ruches de cou en tulle sont de rigueur pour encadrer les immenses chapeaux. Elles aussi sont de plus en plus amples et volumineuses. Elles se terminent généralement par quelques boucles et flottants de rubans de velours noir larges de deux doigts à envers de satin. Ces ruches sont ravissantes mais combien fragiles!

La grosse soie du Japon est toujours à la mode, mais la forme japonaise commence à nous dire adieu. Les manches s'allongent, s'ajustent beaucoup plus sur le bras. Le règne de la manche courte finira avec l'été. Nous reverrons aussi les tailles rondes et fines.

LE REQUISITIONNAIRE

(Suite)

—Et tu viens? dit la magistrat en laissant échapper un sourire d'incrédulité.

—De Paris.

—Tes camarades doivent être loin, reprit le Normand d'un ton railleur.

—J'ai trois lieues d'avance sur le bataillon.

—Quelque sentiment t'attire sans doute à Carentan, citoyen réquisitionnaire? dit le maire d'un air fin. C'est bien, ajouta-t-il en imposant silence par un geste de la main au jeune homme prêt à parler, nous savons où t'envoie. Tiens, ajouta-t-il en lui remettant son billet de logement, va, citoyen Jussieu!

Une teinte d'ironie se fit sentir dans l'accent avec lequel le magistrat se prononça ces deux derniers mots, en tendant un billet sur lequel la demeure de madame de Dey était indiquée. Le jeune homme lut l'adresse avec un air de curiosité.

—Il sait bien qu'il n'y a pas loin à aller; et, quand il sera dehors, il aura bientôt traversé la place! s'écria le maire en se parlant à lui-même pendant que le jeune homme sortait. Il est joliment hardi! Que Dieu le conduise! Il a répondu à tout. Oui, mais si un autre que moi lui avait demandé à voir ses papiers, il était perdu!

En ce moment, les horloges de Carentan avaient sonné neuf heures et demie; les fallots s'allumaient dans l'antichambre de madame de Dey; les domestiques aidaient leurs maîtresses et leurs maîtres à mettre leurs sabots, leurs houppelandes ou leurs mantelets; les joueurs avaient soldé leur compte et allaient se retirer tous ensemble, suivant l'usage établi dans toutes les petites villes.

—Il paraît que l'accusateur veut rester, dit une dame en s'apercevant que ce personnage important leur manquait au moment où chacun se sépara sur la place pour regagner son logis, après avoir épuisé toutes les formules d'adieu.

Ce terrible magistrat était en effet seul avec la comtesse, qui attendait, en tremblant, qu'il lui plût de sortir.

—Citoyenne, dit-il enfin après un long silence qui eut quelque chose d'effrayant, je suis ici pour faire observer les lois de la République.

Madame de Dey frissonna.

—N'as-tu donc rien à me révéler? demanda-t-il.

—Rien, répondit-elle étonnée.

—Ah! madame, s'écria l'accusateur en s'assurant auprès d'elle et accablant de ton, en ce moment, faute d'un mot, vous ou moi, nous pouvons porter notre tête sur l'échafaud. J'ai trop bien observé votre caractère, votre âme, vos manières, pour partager l'erreur dans laquelle vous avez su mettre votre société ce soir. Vous attendez votre fils, je n'en saurais douter.

La comtesse laissa échapper un geste de dénégation; mais elle avait pâli, mais les muscles de son visage s'étaient contractés par la nécessité où elle se trouvait d'afficher une fermeté trompeuse, et l'œil implacable de l'accusateur public ne perdit aucun de ses mouvements.

—Eh bien! recevez-le, reprit le magistrat révolutionnaire; mais qu'il ne reste pas plus tard que sept heures du matin sous votre toit. Demain, au jour, armé

d'une dénonciation que je me ferai faire, je viendrai chez vous...

Elle le regarda d'un air stupide qui aurait fait pitié à un tigre.

—Je démontrerai, poursuivit-il d'une voix douce, la fausseté de la dénonciation par d'exactes perquisitions, et vous serez, par la nature de mon rapport, à l'abri de tous soupçons ultérieurs. Je parlerai de vos dons patriotiques, de votre civisme, et nous serons sauvés.

Madame de Dey craignait un piège, elle resta immobile, mais son visage était en feu et sa langue glacée. Un coup de marteau retentit dans la maison.

—Ah! cria la mère épouvantée en tombant à genoux, le sauver, le sauver!

—Oui, sauvez-le! reprit l'accusateur public en lui lançant un regard de passion, dût-il nous en coûter la vie.

—Je suis perdue! s'écria-t-elle pendant que l'accusateur la relevait avec politesse.

—Eh, madame! répondit-il par un mouvement oratoire, je ne veux vous devoir à rien... qu'à vous-même.

—Madame, le voi... s'écria Brigitte qui croyait sa maîtresse seule.

A l'aspect de l'accusateur public, la vieille servante, de rouge et joyeuse qu'elle était, devint immobile et blême.

—Qui est-ce, Brigitte? demanda le magistrat d'un air doux et intelligent.

—Un réquisitionnaire que la mairie nous envoie à loger, répondit la servante en montrant le billet.

C'est vrai, dit l'accusateur après avoir lu le papier. Il nous arrive un bataillon ce soir!

Et il sortit.

La comtesse avait trop besoin de croire en ce moment à la sincérité de son ancien procureur pour concevoir le moindre doute; elle monta rapidement l'escalier, ayant à peine la force de se soutenir; puis elle ouvrit la porte de sa chambre, vit son fils, se précipita dans ses bras, mourante:

—Oh! mon enfant, mon enfant! s'écria-t-elle en sanglotant et en le couvrant de baisers empreints d'une sorte de frénésie.

—Madame, dit l'inconnu.

—Ah! ce n'est pas lui! cria-t-elle en reculant d'épouvante et restant debout devant le réquisitionnaire qu'elle contemplant d'un œil hagard.

—O saint bon Dieu, quelle ressemblance! dit Brigitte.

Il y eut un moment de silence et l'étranger lui-même trassaillit à l'aspect de Madame de Dey.

—Ah! monsieur, dit-elle en s'appuyant sur le mari de Brigitte, et sentant alors dans toute son étendue une douleur dont la première atteinte avait failli la tuer; monsieur, je ne saurais vous voir plus longtemps, souffrez que mes gens me remplacent et s'occupent de vous.

Elle descendit chez elle à demi portée par Brigitte et son vieux serviteur.

—Comment! madame, s'écria la femme de charge en essayant sa maîtresse, cet homme va-t-il coucher dans le lit de M. Auguste, manger le pâté que j'ai fait pour M. Auguste! Quand on devrait me guillotiner, je...

—Brigitte! cria Madame de Dey.

Brigitte resta muette.

Tais-toi donc, bavarde, lui dit son mari à voix basse, veux-tu tuer madame?

En ce moment, le réquisitionnaire fit un bruit dans sa chambre en se mettant à table.

—Je ne resterai pas ici, s'écria Madame de Dey, j'irai dans la serre, d'où j'entendrai mieux ce qui se passera au dehors pendant la nuit.

Elle flottait encore entre la crainte d'avoir perdu son fils et l'espérance de le voir réparaître. La nuit fut horriblement silencieuse. Il y eut, pour la comtesse, un moment affreux, quand le bataillon des réquisitionnaires vint en ville et que furent des espérances trompées à chaque pas, à chaque bruit: puis bientôt la nature reprit un calme effrayant. Vers le matin, la comtesse fut obligée de rentrer chez elle. Brigitte, qui surveillait les mouvements de sa maîtresse, ne la voyant pas sortir, entra dans la chambre et y trouva la comtesse morte.

—Elle aura probablement entendu ce réquisitionnaire qui achève de s'habiller et qui marche dans la chambre de M. Auguste, en chantant leur damnée "Marseillaise", comme s'il était dans une écurie, s'écria Brigitte. Ça l'aura tuée!

La mort de la comtesse fut causée par un sentiment plus grave, et sans doute par quelque vision terrible. A l'heure précise où madame de Dey mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan. Nous pouvons joindre ce fait tragique à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace: documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude, et qui serviront un jour à asséoir les bases d'une science nouvelle à laquelle il a manqué jusqu'à ce jour un homme de génie.

EST-CE POUR RIRE ?

PHILOSOPHIE

Ce jour-là, je m'en allais. Où, quand, comment, que put être chaud; je m'en allais.

Auprès de moi, — oh! près, que trop près de moi, gisait, s'éventait, soufflait une grosse fafemme, ronde, ronde, très ronde, trop ronde, et qui, pour débaleiné son corset, n'aurait jamais pu jurer sur son salut éternel que son corset n'en portait pas une (baleine). Or, elle était microphone. Et, par principe autant que par mauvaise habitude, j'entends lourd.

Nous étions donc batis pour nous comprendre.

Et ça ne devait pas tarder.

Auprès d'elle, en effet, gisait une gerbe embaument violette de lilas, et las, d'ouïr la désharmonie des ferrailles qui m'entraînaient, j'eus l'idée — saugrenue, faut-il le dire — de me tourner vers la grosse fafemme et de, très poliment, lui demander si mon crime serait pendable de lui voleter une grappe de parfum.

Alors, l'immense rotondité de ma voisine eût comme qui dirait un ressaut et, du sein des baleines qui se peuplaient d'elle, j'entendis monter, en "si bémol", le doux mot de :

—Veux-tu z'une beigne.

C'est alors que je réalisai que les fleurs et les femmes ne sont que théoriquement sœurs, encore que je sache une femme qui soit seule, plus fleur qu'une gerbe violette parfumée de lilas.

GASTON de MONTIGNY.

UN DRAME A SUMATRA

Eous croisions au cap Dalu pour surveiller l'estuaire de l'Indragiri où des pirates anglais avaient été signalés et où nous soupçonnions qu'ils avaient établi leur base d'opérations.

Depuis deux ans déjà je naviguais à bord de la "Wilhemina", croiseur cuirassé de 400 tonneaux, comme lieutenant de timonerie et, cependant, c'était la première croisière que je faisais dans les Indes néerlandaises; aussi m'étais-je bien promis, dès que nous toucherions à Sumatra, de profiter de l'occasion pour me livrer à une chasse de l'orang-outang que l'on m'avait toujours représentée comme la plus émouvante et la plus fertile en péripéties passionnantes.

C'est pourquoi, dès que notre croiseur eut mouillé ses ancres dans la baie de Dalu, je demandai au commandant Van den Rappaert l'autorisation de descendre à terre avec deux de mes collègues, le lieutenant Loesch et l'enseigne Moëller.

Il nous fallut trois heures de navigation pour remonter en chaloupe l'Indragiri jusqu'au village de Hungat où nous recrutâmes une dizaine de rabatteurs qui devaient nous conduire à la base des contreforts du Mont-Mératri, une des principales montagnes de la chaîne centrale qui parcourt l'île de Sumatra du nord-ouest au sud-est.

A LA RECHERCHE DE L'ORANG-OUTANG

Nous nous engageâmes bientôt, munis de nos carabines express à balles explosibles, dans la forêt, aux mystérieuses et sombres frondaisons, dont aucune description ne serait assez vigoureuse pour dépeindre la luxuriante végétation.

Nous avançons péniblement parmi un fouillis inextricable de rameaux et de branches.

Parmi les feuilles lancéolées des aloès ou les frondes pladiées des pandanus nous déchirait le visage.

Cependant tout à l'ardeur de notre excursion cynégétique nous ne nous préoccupions guère des blessures douloureuses qui nous ensanglantaient les mains ni des accrocs faits à nos vêtements qui ne devaient pas tarder d'être en lambeaux.

Vers quatre heures du soir, nous nous arrêtons dans une admirable clairière entourée d'un cercle de bois, de fer et de tuyas géants.

Pendant que nous dressions la tente, car notre intention était de camper cette nuit-là à cet endroit, nos guides indigènes, après avoir déposé leurs effets de campement sur le sol, partaient pour explorer la forêt, à la recherche d'une bauge d'orangs-ourangs.

Vers six heures, au moment où nous allions commencer notre repas, Longiuoc, le chef de nos rabatteurs vint nous prévenir qu'il avait relevé les traces d'un couple d'orangs à trois milles environ de notre bivouac.

Après avoir vérifié minutieusement l'état de nos armes, car notre vie était à la merci du plus léger incident, nous suivîmes Longiuoc qui nous conduisit au tra-

vers d'épais fourrés dont les branches nous cinglaient le visage.

Il y avait déjà près d'une heure que nous étions engagés sous le couvert, l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets, avec l'anxieuse crainte de nous trouver subitement face à face avec le redoutable animal que nous chassions, quand Longiuoc s'arrêta brusquement et, tourné à demi vers moi, il me dit à voix basse :

—Regarde! là! et le doigt tendu dans la direction d'un grand banian, dont les innombrables racines adventives couvraient plus d'un are de superficie, il reprit en tremblant visiblement :

—C'est le mâle!

D'un rapide regard je fouillai l'épaisse frondaison du ficus géant, quand soudain j'aperçus un être monstrueux qui se tenait à califourchon sur une énorme branche.

Rien ne peut donner une idée de l'aspect redoutable que présentait l'animal pendant qu'il nous observait, le muflle avancé vers nous.

Son corps gigantesque, tout couvert de longs poils bruns, presque noirs, était surmonté d'une tête massive aux mâchoires proéminentes. Des yeux, qui brillaient comme des braises ardentes au fond de la cavité orbiculaire, éclairaient d'un reflet sinistre sa face hideuse.

ENLEVE PAR LE SINGE

—Ah! l'épouvantable bête! s'exclama le jeune enseigne, et, furieux d'avoir montré de la crainte, avant que nous ayons pu nous opposer à cette dangereuse imprudence, il s'élançait impétueusement en avant avec l'intention d'abattre le redoutable singe.

C'est à peine si cinq mètres le séparaient de l'orang quand il le mit en joue, et, pour être plus certain encore de son coup de fusil, il appuy le canon de son arme contre le tronc d'un tamanou, puis il tira précipitamment.

Alors un rugissement effroyable retentit dans la forêt et une masse informe s'écroula au pied du banian; mais, hélas! au même moment, devant nos regards terrifiés notre malheureux compagnon était soudainement appréhendé par le bras, à la hauteur de l'épaule, et attiré irrésistiblement dans les rameaux de l'arbre au pied duquel il se tenait.

C'était la femelle qui s'était dissimulée parmi le feuillage touffu du tamanou et qui, en entendant le cri d'agonie du mâle, venait d'intervenir pour le venger.

L'infortuné enseigne en se sentant étreint par un étau vivant et attiré violemment par une force invisible, poussa un cri terrible qui nous glaça d'horreur.

Malgré le danger nous nous élançâmes à son secours, mais nous n'aperçûmes confusément au travers de la masse de verdure que deux jambes velues qui bientôt disparurent parmi le feuillage.

—Quels moyens devons-nous employer pour sauver notre infortuné compagnon? telle fut la question que nous nous posâmes.

—D'ailleurs le retrouverions-nous vivant?

La femelle de ce monstre, qui maintenant gisait inanimé au pied du banian, l'aurait certainement tué avant que nous puissions intervenir utilement.

Muet d'une indicible horreur, le cœur affreusement serré, j'interrogeai du re-

gard mon compagnon, mais le lieutenant Loesch semblait encore plus bouleversé que moi, si c'était possible.

Soudain, les clameurs désespérées du malheureux enseigne cessèrent de se faire entendre; alors nous aperçûmes l'orang qui tenait sa victime par une jambe, la tête pendante dans le vide, qui sautait de branche en branche et s'apprêtait à passer du tamanou sur les rameaux d'un acajoutier voisin.

HEURÇUW DENOUEMENT &

Alors une détermination soudaine, une sorte d'impulsion irréflectie me fit mettre le monstre en joue et au moment où il se tenait suspendu à un des rameaux du tamanou je tirai.

L'animal poussa un rugissement épouvantable qui ébranla le sous-bois et tout à coup, lâchant la branche à laquelle il était suspendu, il dégringola de rameaux en rameaux sans abandonner sa proie.

Les deux corps tombèrent dans un pêle-mêle affreux au pied de l'acajoutier. L'orang étendu sur le dos, couvrait entièrement de sa masse poilue l'infortuné Moëller.

Puis, bientôt, ses grands bras battirent l'air convulsivement comme s'il cherchait un point d'appui et qu'il voulût se retourner.

Une plaie affreuse au sommet de l'épaule répandait des flots de sang, car la balle explosible de ma carabine lui avait brisé l'omoplate et enlevé une partie des muscles de l'avant-bras.

Cependant cette effroyable blessure n'était pas mortelle, car le redoutable animal parvint à s'appuyer sur son bras valide, la face tournée vers le corps de l'enseigne et grimaçant horriblement pendant qu'un rictus épouvantable tordait sa queue sa gueule baveuse.

La vue du blessé parut le ranimer et accroître sa fureur. Il s'apprêtait à ressaisir le malheureux et son bras immense était déjà levé quand Loesch, s'étant approché sans être remarqué, déchargea à bout portant son fusil dans la gueule grimaçante dont les crocs s'apprêtaient à déchirer sa victime. La balle explosible lui fit sauter la mâchoire inférieure et toute la joue droite, sans toutefois le tuer sur le coup, car le monstre eut encore la force de se dresser sur ses courtes jambes et de bondir sur le lieutenant surpris par cette soudaine attaque et qui fut renversée par l'effroyable choc; mais c'était le dernier effort que pût faire le monstrueux singe, presque aussitôt il s'écroula de toute sa hauteur à quelques pas de Loesch, qui crut bien sa dernière heure arrivée.

Pendant cette scène affolante, qui eut la durée d'un éclair, je m'étais porté au secours de mon compagnon que j'aidai à se relever.

Quoiqu'il eût le visage en sang, l'orang d'un coup de ses ongles griffus lui avait labouré la joue; il n'avait heureusement aucune blessure grave.

Alors, rassuré de ce côté, je me précipitai sur le corps inanimé de notre pauvre enseigne et, penché sur sa poitrine, j'écoutai avec l'affreuse crainte de ne percevoir aucun battement du cœur. Mais un frémissement imperceptible me dressa debout, fou de joie et je criai :

—Il vit! Loesch, venez! venez vite!

Le lieutenant, après avoir épongé le sang qui l'aveuglait, m'aida à déshabiller notre infortuné camarade afin de rechercher s'il avait une fracture des membres.

A notre profonde stupéfaction, mêlée d'une joie vive, nous constatâmes qu'aucun membre n'était brisé, mais il avait les côtes luxées, une profonde déchirure intéressait la cuisse et nous remarquâmes encore une énorme protubérance au sommet du crâne où le sang s'était extravasé. Pour le moment il n'y avait donc rien à faire, si ce n'était de le transporter à notre campement où nous avions laissé notre sac à médicaments.

Alors j'appelai à grands cris nos rabatteurs qui pendant toute la durée de ce drame s'étaient tenus peureusement à l'écart.

Tous accoururent. A l'aide de deux jeunes baliveaux qu'ils coupèrent avec leurs sabres d'abatis et quelques palmes de latanier, ils eurent bientôt construit un brancard sur lequel nous étendîmes le blessé.

Quant aux orangs-outangs, nous les dépouillâmes de leur fourrure et leur tête monstrueuse nous servit de trophée.

Au camp nous pansâmes notre blessé dont la syncope avait cessé, et le lendemain, quand nous arrivâmes à bord de la "Wilhelmina", le médecin du bord nous tranquillisa en nous apprenant que dans un mois ses blessures seraient complètement guéries.

Tel fut le récit que me fit le lieutenant Van den Kerchove lorsque je le rencontrai à Colombo et que nous dissertions sur les grands singes de Sumatra et de Bornéo.

E. ISTIVIE.

LE TRAIN PROVIDENTIEL



Voilà un cerf qui sera bientôt près.



Erreur! ... il est sauvé.

LA TAUPE VERSEUSE



—Ce journal est assommant!



—Si je buvais un coup...



—Merci, ma vieille taupe... à la tienne.

L'ART ET LA PECHE



PROPOS DU DOCTEUR

CONSEILS MÉDICAUX PRATIQUES

(Écrit spécialement pour le Monde Illustré)

J'ai dit que dans ma prochaine causerie je prendrais pour sujet la boîte médicale que tout atelier devrait avoir, afin de pouvoir assurer un blessé d'un pansement simple mais propre. Point n'est besoin de faire des frais considérables pour la boîte elle-même. Une boîte en bois blanc ordinaire avec un couvercle à charnière, fermant hermétiquement, de façon à empêcher la poussière d'entrer fera parfaitement l'affaire. Une poignée sur son couvercle assurera son transport facile et elle sera conservée à un endroit toujours le même et facile à atteindre, afin qu'on n'ait pas à la chercher une demi-heure quand on en aura besoin. Elle sera de dimensions suffisantes pour contenir les objets suivants :

Deux cuvettes en métal émaillé pouvant s'emboîter l'une dans l'autre. Un morceau de savon phosphaté, une brosse à

main dure, un cure ongle, un paquet de gaze stérile au bichlorure de mercure contenu dans un bocal scellé, un paquet de ouate hydrophile, trois ou quatre bandes, une bouteille de Lusoforme, antiseptique puissant qui a l'avantage de n'être pas caustique ni toxique, une bande en tissu élastique, une douzaine d'épingles de sûreté, une paire de ciseaux.

Et c'est tout, mais c'est suffisant pour que le premier ouvrier venu puisse faire un pansement très suffisant qui permettra soit d'attendre l'arrivée du médecin, soit de transporter le blessé à l'hôpital ou chez lui.

Voyons maintenant la façon de nous en servir et pour cela, supposons un accident, une plaie de la main par exemple, qui saigne parfois terriblement.

Pendant que le blessé est étendu, la boîte a été apportée, les deux cuvettes sont sorties. Dans les deux on met de l'eau. Dans l'une l'ouvrier qui va faire le pansement se lave les mains avec le savon et la brosse, dans l'autre on verse environ une cuillerée à soupe de Lusoforme. Si la plaie saigne beaucoup, le bras est rapidement entouré de la bande élastique qui est serrée de façon à ce que le sang s'arrête. Le paquet d'ouate est ouvert et une dizaine de petits morceaux sont placés

dans l'eau lusoformée. A l'aide de cette ouate on lave la plaie et son voisinage, et l'on recouvre ensuite la plaie de la gaze stérile contenue dans la bouteille scellée. Un bon morceau de ouate sèche est placée par dessus la gaze et le tout est maintenu à l'aide d'une ou de deux bandes. La bande élastique est alors enlevée du bras. Si le sang apparaît à travers le pansement, il faut rajouter une nouvelle couche de ouate par dessus le pansement et la tenir en place avec la dernière bande en serrant cette fois fortement. Si malgré cela le sang traversait encore le pansement il ne faudrait pas hésiter à replacer la bande élastique autour du bras en attendant le médecin.

J'ai reçu une lettre d'une dame me demandant le moyen d'enlever le masque du visage. Le meilleur moyen est l'électricité, mais un spécialiste seul est capable de le faire. Je lui conseille de venir se mettre à Montréal, entre les mains d'un homme capable et je la mets en garde contre les charlatans qui ne manqueront pas de lui offrir des remèdes aussi mauvais les uns que les autres.

Docteur M...

LA PEINTURE

Scène de Cirque, par Benjamin Rabier



— Je suis très fort en peinture...



... je fais d'un porc...



... un sanglier!



— D'un âne...



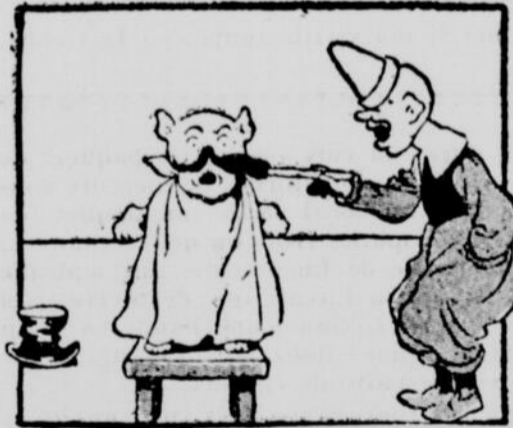
... j'en fais...



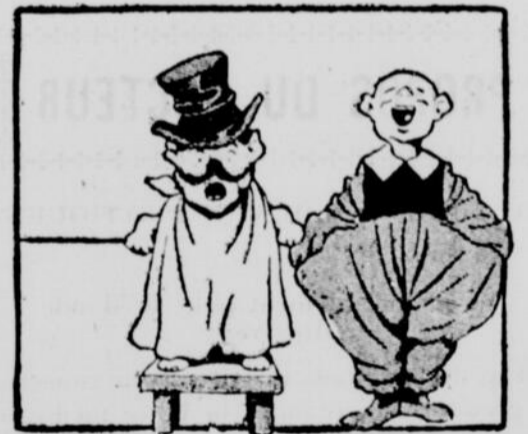
... un zèbre!



— D'un chien...



... j'en fais...



... un homme!



— D'un blanc...



... j'en fais...



... un nègre!...

dans la circonstance, étant donné le caractère particulièrement grave du délit: à savoir la violation d'un lieu sacré. En conséquence la peine capitale devait être appliquée au baron et à ses complices dans l'après-midi du premier juin. Mais on assura aux deux entrepreneurs voyageurs que si officiellement on ne pouvait rien pour eux officieusement du moins on pourrait leur assurer protection au cas où ils tenteraient l'enlèvement de la mission par vive force.

Le lendemain ils partaient escortés de quatre serviteurs indigènes affiliés à la police secrète de Bombay.

Parmi les quatre indigènes figuraient deux cornacs.

Trois éléphants avaient été mis à la disposition des deux associés, sur le premier prirent place Hillarion, Nicanor, un cornac et une des caisses d'obus. Sur le deuxième pachyderme étaient solidement amarés les deux obusiers et quatre caissons contenant douze obus chargés à la "hillarite". Sur le troisième éléphant porteur des vivres, s'étaient installés les deux autres indigènes.

Trois chameaux portant les tentes et complétaient la caravane.

C'est dans cet équipage que Hillarion et Nicanor avaient si inopinément rencontré Older et ses salutistes échappés des cachots d'Oudeypoure.

Depuis douze jours la petite troupe avait quitté cette dernière ville et comme le disait Nicanor quelques heures seulement les séparaient du but qu'ils se proposaient d'atteindre.

Mais une question se posait: retrouveraient-ils vivants les membres de la mission Simono.

—Et si par hasard nous arrivions juste au moment de l'exécution de ces malheureux? observa Older.

—C'est ce qui pourrait leur

arriver de plus heureux déclarairoidement le chimiste Hillarion.

Older ouvrit de grands yeux. —Vous aimez rire, dit-il.

—Je suis au contraire très sérieux, reprit le chimiste: admettez que nous arrivions seulement une demi-heure avant l'exécution, cette simple demi-heure pour la sauver.

—Vraiment fit Older.

Hillarion conclut.

—A ce moment songez-y toute la population sera réunie sur le lieu de l'exécution, et comme il me faut à peine un quart d'heure pour mettre à terre mes obusiers et les charger de leurs projectiles, il me restera encore un quart d'heure pour les pointer.

—Comment vous voulez bombarder Djeypoure avec les deux joujoux que je vois sur le dos de cet éléphant?

—Bombarder n'est pas le mot répliqua Hillarion impassible, endormir, simplement endormir et rien de plus, tous les gens qui se trouveront à l'endroit où tomberont mes obus.

Et serein, il ajouta:

—L'essentiel c'est d'être bien postés pour tirer au moment où toute la population sera réunie sur le lieu de l'exécution. Songez donc qu'un seul de mes obus éclatant juste au milieu de 10,000 hommes les plongerait tous pour une période de 24 heures au moins, dans un sommeil de plomb.

—Mais encore, fit Older, faut-il connaître l'endroit où aura lieu l'exécution.

—Les autorités anglaises à Bombay nous ont renseignés déclara Nicanor, les exécutions à Djeypoure se font sur la place du Palais, qui est située à l'entrée de la ville. En face le palais une colline boisée se trouve à deux ou trois cents mètres.

(A suivre)

(Suite)

Par malheur, plus taciturne que le Maharana d'Oudeypoure, le roi de Djeypoure, ne fit pas de réception fastueuse aux arrivants qu'il reçut cependant avec la déférence qu'on a dans tous les pays du globe pour un membre de l'Institut de France.

Le baron Simono fit part de son désir de visiter en détail tous les monuments historiques du pays, ce à quoi le roi acquiesça mais en spécifiant toutefois que les visiteurs seraient toujours accompagnés d'une escorte particulière.

Cette condition, on le pense, fit faire une horrible grimace au baron, car cela dérangeait ses projets de fouilles archéologiques.

Rentré à l'hôtel, le baron fit aussitôt part de son projet à M. Pantois ce commerçant français établi dans l'Inde et que le Maharana de Djeypoure avait mis à sa disposition pour le guider dans le pays.

—C'est impossible, fit celui-ci...

Et quand le baron lui eut déclaré que l'endroit où selon lui se trouvait la tiare était le célèbre temple d'Amber, M. Pantois leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin de la plus dangereuse des folies.

Fébrilement le brave homme expliqua que le temple d'Amber était en effet le monument religieux le plus respecté de toute l'Inde.

—Nous nous y rendrons cependant demain en plein jour, déclara le baron Simono. De cette façon et malgré l'escorte je pourrai dresser un plan pour y revenir une autre fois et sans autre escorte cette fois que Sigouard et Ricochet. Je veux marquer dès demain cette septième dalle sous laquelle dort cette tiare sacrée, objet de toutes mes recherches.

—C'est fou!

—C'est possible, répliqua le baron, mais rien au monde ne

saurait me faire abandonner mon projet.

Le lendemain la mission Simono encadrée d'une dizaine de gardes royaux arrivait devant un immense lac traversé par une étroite chaussée au bout de laquelle s'élevaient les ruines du temple d'Amber.

Le mystérieux temple apparut aux yeux des explorateurs émerveillés par son admirable rangée de palais d'une richesse inouïe.

Qu'on se représente un cratère profond dont les bords sont couverts d'une jungle épaisse et sombre; au centre un cône de verdure sur lequel s'élève féérique, un palais de marbre étincelant. Autour de ce cône une ville abandonnée, silencieuse, dont les moindres maisons sont des palais. Un sentier rapide conduit au bord d'un étang, dont les bords sont couverts de ravissants jardins.

La porte principale du temple, un grand arc ogival, donne dans une vaste cour dont trois côtés sont occupés par de grands corps de bâtiments qui contenaient autrefois les casernes et les étables. Cette cour occupe le sommet du plateau intérieur de la colline; le second plateau porte les édifices principaux du palais qui garnissent une haute terrasse donnant sur la cour. On y monte par un grand escalier et, passant sous une belle porte ornée de fresques de couleurs vives, on se trouve au centre de toutes les merveilles de ce temple si célèbre dans l'Inde.

Le temple d'Amber n'est en réalité qu'un immense kiosque laissant librement pénétrer l'air et la lumière.

De l'autre côté de la terrasse se trouve la partie du palais réservée au roi: au centre de la façade est une porte monumentale couverte de mosaïques et de peintures fines: c'est un des chefs-d'œuvre de l'Inde.

Nos voyageurs furent arra-

chés à la contemplation de ce féérique décor par des cris d'épouvante de Madame Sigouard.

—Ah! les sales bêtes!

Pour une fois l'épouse de Sigouard n'avait pas tort.

De chaque côté de l'étroite chaussée qui reliait la route au temple abandonnée et que nos visiteurs traversaient, des centaines de crocodiles émergeaient.

Avec un bruit de cuir froissé les bêtes immondes se pressaient furieusement les unes contre les autres.

L'approche de la petite troupe les avait amenés en rangs compactes le long du bord et à chaque instant de nouvelles têtes plates et triangulaires émergeaient de l'eau noirâtre.

La chaussée n'était pas très longue, heureusement. Au bout de cinq minutes nos voyageurs pénétraient dans le temple et se faisaient conduire directement dans la grande salle sous les dalles de laquelle devait dormir depuis des siècles la tiare de Salomon.

Des cris stridents accueillirent les visiteurs dès leur entrée dans la salle immense.

Des corniches et des entablements dégringolaient par centaines de souples et agiles corps velus de toutes les tailles disparaissant presque aussitôt comme par enchantement.

—Ce sont les singes sacrés du palais que notre présence met en fuite: il n'en serait peut-être pas de même la nuit, fit le guide et je ne m'y risquerais pas volontiers.

Ici un mot d'explication est nécessaire.

Le langour, le singe sacré de l'Inde atteint jusqu'à un mètre 40 de hauteur. On conçoit dans ces conditions qu'il soit d'une force considérable et très à craindre en certaines circonstances. Le langour a la face encadrée de larges favoris blancs, son pelage est gris sur le dos et blanc sur le ventre.

Ces animaux sont respectés dans l'Inde à l'égal des demi-dieux: il est criminel au suprême degré de les tuer.

Dans le palais d'Amber, les langours vivent donc en famille, ne quittant le temple dans la journée que pour aller aux provisions.

La salle que venaient de quitter si précipitamment ces quadrumanes à l'arrivée subite de nos voyageurs et qui devait être leur lieu de prédilection, était certainement la plus grande du palais.

Mais le baron Simono s'inquiétait peu pour l'instant des magnificences qui s'offraient à sa vue. Les yeux fixés sur le dallage rose et vert du temple, il comptait:

—Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept.

Arrivé à la septième dalle, il murmura:

—Elle est là! Un bon coup de pioche, un effort de levier et je n'aurai plus qu'à me baisser pour la prendre et l'emporter!

Devant la porte d'entrée, un colossal bouddha fixait sur les visiteurs deux yeux formés d'énormes émeraudes et à son cou pendaient d'éblouissants colliers de pierres précieuses de valeur inestimable.

La nuit tombait. Il fallut partir, partir non sans regret, mais avant de sortir le baron avait trouvé moyen de marquer à la craie d'un signe imperceptible la fameuse dalle qui recouvrait la tiare tant convoitée!

CHAPITRE XI

—Fais attention à tes pieds, chérie.

—Oui, m'amour.

—Reconnaissez-vous bien le chemin au moins Monsieur Ricochet?

—N'ayez pas peur, monsieur le baron. Nous voici arrivés au bord du lac et j'aperçois les premières pierres de la chaussée.

grand prêtre des brahmanes déroula lentement sa feuille de parchemin. Sa voix grave monta dans l'air et clama trois fois l'invocation aux dieux bouddhiques:

—Vichnou! Siva! Brahma!

—Vichnou! Siva! Brahma, reprit la foule.

Les cuivres et les gongs ponctuaient avec force cette invocation, puis le grand prêtre reprit:

—Un temple trois fois saint a été souillé.

—Des étrangers maudits en ont foulé les dalles saintes de leurs pieds trois fois impurs.

—Leurs mains immondes ont donné la mort.

Vichnou! Siva! Brahma!

—Que leurs têtes sacrilèges soient écrasées sous les pieds des éléphants sacrés!

—Que leur sang, dont la terre ne doit pas être souillée, soit donné en breuvage aux caïmans et aux bêtes maudites des grands lacs.

—Que leurs os soient réduits en cendre et jetés aux vents des tempêtes.

Vichnou! Siva! Brahma!

Le bras droit levé vers le ciel, le grand prêtre se dirigea vers les éléphants sacrés, et par trois fois leur touchant le frontail, il murmura des paroles mystérieuses. Les trois énormes pachydermes s'agenouillèrent les trompes levées.

Une sourde mélodie se fit entendre scandée d'imperceptibles bruissements de cymbales.

Et devant les éléphants prosternés, le char de Kali, l'effroyable déesse de la mort s'ébranla et passa lentement sous l'effort des douze zébus couleur de neige.

On entendit la voix de Ricochet gémir:

—La tête écrasée! la voilà ma gratification.

Les éléphants poussèrent un barrissement formidable et l'on vit les formidables bêtes s'avancer les défenses hautes vers

les billots d'ébène, en faisant cliqueter leurs lourdes entraves d'airain.

Sigouard et sa femme poussèrent des hurlements terribles...

Brutalement les esclaves noirs qui avaient amené les prisonniers, les renversèrent sur le sol...

—Kali! Kali! rugit la foule...

CHAPITRE XIV

—Plus qu'une demi-journée de marche, Nicanor.

—Et oui, mon cher, vers midi nous arriverons à Djeypoure si nos éléphants conservent leur allure et si la route n'est pas plus mauvaise.

—C'est ce qui pourra s'appeler arriver juste, car c'est aujourd'hui qu'expire le délai d'un an donné par la loi indoue à tout étranger pour avoir à se justifier des crimes ou délits dont il est prévenu.

—Vous l'avez dit Older, c'est en effet aujourd'hui l'expiration du délai. Il y a juste un an ce matin que le baron Simono et ses compagnons ont été arrêtés et jetés dans les cachots de Djeypoure.

Cette conversation avait lieu à dos d'éléphant sous un palanquin où se tenaient assis nos vieilles connaissances Older, Hillarion et Nicanor.

Partis dès l'aurore les éléphants et les chameaux marchaient à belle allure et tout annonçait en effet, qu'ils atteindraient Djeypoure vers midi.

A vrai dire les deux associés avaient fait les choses consciencieusement pour arriver à la réussite de leur projet de sauvetage de la mission Simono.

Aussitôt débarqués à Bombay venant de Marseille, les deux associés n'avaient fait qu'un bond chez le gouverneur général.

Malheureusement il leur fut répondu que les autorités anglaises étaient impuissantes

aigus. La face hideuse, coiffée de cheveux hérissés et de serpents, était fendue d'une bouche aux lèvres bleuies, d'où pendait une longue langue bilide. Autour du cou de l'idole et attachés à ses hanches, s'entrechoquaient deux colliers de crânes humains. Sous les pieds de la farouche déesse gisait un cadavre décapité.

—Kali! kali! hurlait la foule de plus en plus surexcitée.

C'était en effet Kali la déesse de la Mort, la plus redoutable des divinités de l'Inde qui venait à vingt mètres de l'effroyant d'apparaître.

Able char, s'installa aussitôt à l'abri d'un dais en soie violette et sur un trône de marbre rose enrichi de pierrerie, le Maharana de Djeypoure, revêtu de ses habits royaux et entouré de toute sa cour en habits d'apparat.

Des serviteurs vêtus de blanc et la tête couverte de hauts turbans de même couleur apportèrent sur des civières quatre billots d'ébène cerclés d'or et les déposèrent avec soin devant les éléphants qui se mirent, en les apercevant, à balancer leur trompe en barrissant avec fureur.

Un grand silence se fit.

Le Maharana venait de se lever.

On vit sortir par une porte basse du palais un groupe de soldats armés de lances, poussant devant eux quatre personnages, trois hommes et une femme, couverts de haillons et dont les traits amaigris portaient les traces de toutes les misères et de toutes les privations. Enchaînés par le milieu du corps les misérables semblaient ne plus pouvoir marcher. Les yeux hagards, ils furent poussés à dix pas du trône royal.

Quel crime effroyable pouvaient avoir commis ces infortunés ?

En s'affalant à terre un des prisonniers murmura d'une voix éteinte :

—Nous voilà frais !

—Pour le coup c'est bien fini! gémit un deuxième qui ajouta amer :

—Nom d'une mandoline! si j'avais su que c'était ça la gratification qui m'attendait!

—Et tout ça à cause de vous vieil imbécile! espèce de faux savant de mes orteils! grincha la prisonnière en dardant des yeux fulgurants dans la direction du quatrième prisonnier, un vieillard à figure bouffie qui bredouillait en pleurant :

—La tiare... la tiare... la tiare!!!

Ce court dialogue permet au lecteur de reconnaître dans les prisonniers les membres de l'expédition Simono: nouveaux martyrs de la science.

Leur sort, à vrai dire, n'en n'était pas plus enviable pour cela.

—Que va-t-on nous faire? se lamenta Oscar Sigouard.

—C'est ce que je me demande! fit tristement Ricochet.

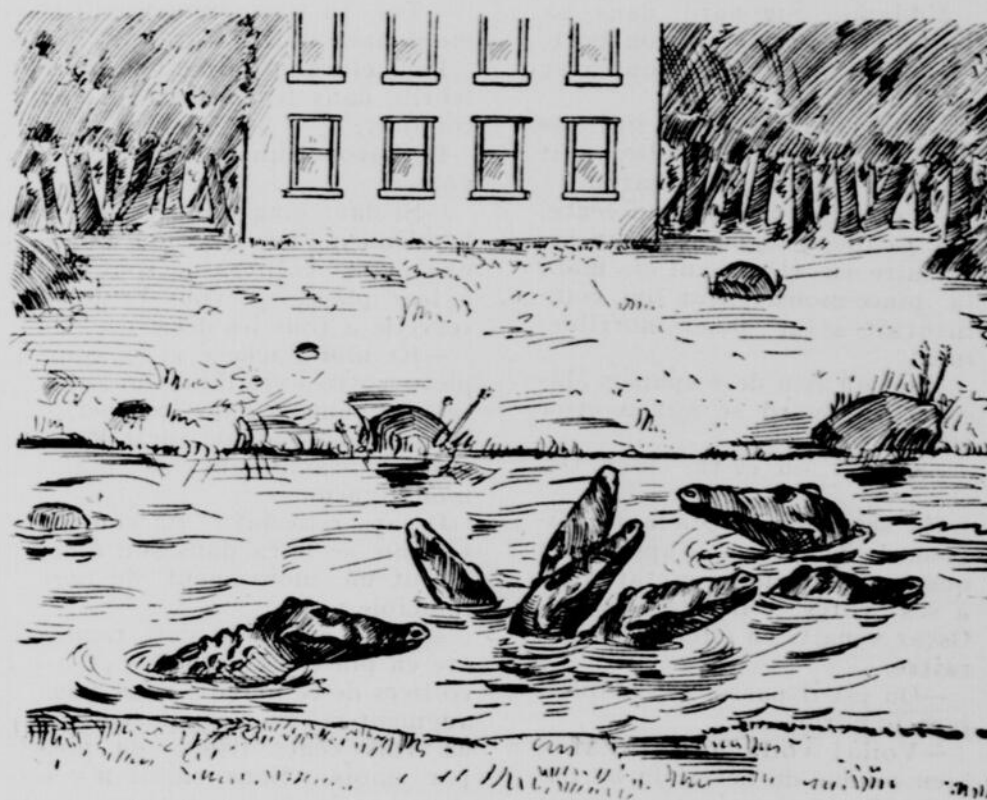
—Taisez-vous bouffi, hurla Oscar, si vous aviez accepté ma proposition quand j'ai voulu semer ma vieille gourde d'oncle et filer avec ses jaunets, nous ne serions pas où nous en sommes.

—C'est probable! râla Sidonie...

Complètement affaissé devant son billot d'ébène et semblant ne rien entendre, le baron sanglotait.

Un bruit strident de cuivres interrompit la discussion des condamnés. Un grand prêtre des brahmanes venait de gravir lentement les degrés de marbre rose du trône. Derrière lui les sonneurs de gongs accroupis faisaient résonner sur une mode lugubre et monotone, leurs instruments.

Le Maharana se souleva de son trône royal. Un silence soudain se fit dans la foule. Le



Avec un bruit de cuir froissé les bêtes immondes se pressèrent furtivement les unes contre les autres.

—Moi je n'aperçois rien, mais j'entends des claquements bizarres.

—Ce sont les crocodiles qui bâillent, monsieur le baron.

—Vous avez toujours votre pince, Ricochet ?

—Oui, monsieur le baron, même qu'elle commence à me briser l'épaule.

Une voix féminine et furieuse gronda dans l'ombre :

—Sales bêtes !

Les quatre personnes qui dialoguaient ainsi par une nuit sombre sur les bords du lac du temple d'Amber, nos lecteurs les ont déjà reconnus.

C'est la mission Simono revenue au grand complet au temple d'Amber pour enlever, cette fois, la tiare tant convoitée.

Pour la circonstance le baron et ses compagnons avaient revêtu des costumes gris sombre.

A la main des promeneurs nocturnes, de minuscules lanternes brillaient faiblement, piquant l'ombre de points lumineux pareils à des vers lumineux. Dans la main de Monsieur Ricochet se balançait une lourde pince-monseigneur.

Sur la chaussée d'où s'échappaient effrayés à travers les pierres, de lourds crapauds noirs, la troupe s'avancait avec des précautions inouïes.

—Passez un peu à droite, monsieur le baron, je vois une excavation qui pourrait être dangereuse sur votre gauche.

Arrivé devant la grande porte d'honneur le baron Simono, d'un coup de pouce augmenta la lumière de sa lanterne sourde.

Exercice qu'imitèrent aussitôt ses compagnons d'aventure, ce qui eut pour effet immédiat d'illuminer tout un coin du palais.

Madame Sigouard dans sa joie d'être arrivée à bon port, se mit à battre des mains avec frénésie.

—Aurez-vous bientôt fini vos démonstrations bruyantes ? fit observer aigrement le baron.

—Cette femme est indécente, ma parole, grogna le vieux secrétaire en changeant de main la pince-monseigneur qui commençait à lui peser horriblement.

Mais au lieu de s'apaiser Madame Sigouard se mit à crier tout à coup :

—Oscar ! où es-tu, mon Oscar ?

En se tournant Madame Sigouard venait de s'apercevoir que son cher époux n'était plus à ses côtés. De là ses cris. Oscar venait, en effet de disparaître.

—Ou est-il passé, cet animal, jura le baron.

—Voilà ! voilà ! fit la voix bien connue du neveu du baron.

Et Oscar souriant apparut dégringolant du socle de la statue du Bouddha gigantesque aux yeux d'émeraudes qui l'avaient si fort ébloui lors de sa première visite.

Chose curieuse les yeux du Bouddha n'offraient plus que deux orbites vides et son cou était complètement débarrassé des énormes colliers qui l'embarrassaient la veille.

Le baron fixa un regard sévère sur son neveu.

—Toujours le même, fit-il.

—Je suis si bien ainsi, répondit en souriant le neveu.

—Dans la peau mourra le voleur ! murmura Ricochet en changeant sa pince d'épaule.

Le baron devint extrêmement pâle :

—Écoutez Oscar, vous allez restituer à cette statue ce que vous lui avez pris...

Cette fois ce fut Madame Sigouard qui pâlit :

—Restituer ? jamais ! fit-elle avec une énergie féroce.

Et s'adressant à son mari :

—Toi, tu vas commencer par me donner tout ça.

Déjà elle fouillait d'une main fébrile dans les poches de son conjoint.

Le baron Simono tira un revolver.

—Si dans cinq minutes, dit-il froidement, les yeux du Bouddha et ses colliers ne sont pas à leur place, je vous brûle la cervelle à tous les deux.

—Et moi j'achève et je complète votre extermination avec cet instrument à la fois perforant et contondant, rugit Ricochet en brandissant sa pince-monseigneur.

Oscar réfléchit : un combat terrible se livra dans son âme. Il eut un mouvement de rage indicible :

—Soit, dit-il, je vais remettre en place les prunelles et les colliers de ce magot, mais vous augmenterez mes appointements de trois cents francs de plus par mois. Sans ça, il n'y a rien de fait.

Les yeux du baron faillirent lui sortir de la tête, cependant il déclara :

—C'est le couteau sur la gorge que votre proposition, mon neveu, remarquez-le bien, je vous prie.

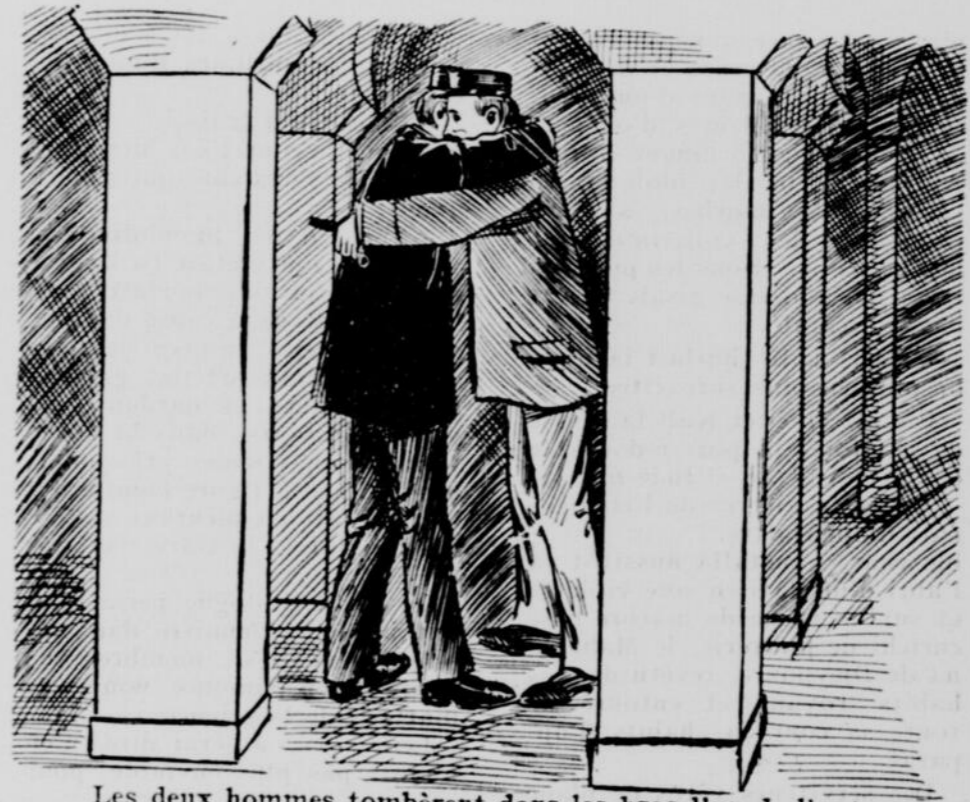
—Alors, allons-y, fit Oscar en bondissant prestement sur le socle de la statue dont les yeux brillèrent instantanément sous les rayons des lanternes sourdes.

—Et maintenant, à l'œuvre, dit le baron.

On arriva enfin dans la salle sous les dalles de laquelle la tiare tant convoitée gisait.

La marque à la craie faite la veille par le baron était toujours visible sur la septième dalle verte. Sur cette dalle Ricochet posa son instrument avec un soupir de satisfaction.

Monsieur et Madame Sigouard s'étaient laissé tomber sur les dalles avec des jeux de physionomie qui signifiaient clairement :



Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

n'y a pas un monument qui ne soit envahi jusqu'au faite par des légions d'êtres humains aux costumes éclatants.

Subitement les portes du palais s'ouvrent et des centaines de gardes se précipitent sur la foule, à grands coups de rotins. En quelques minutes un grand vide se produit : les abords du palais sont dégagés.

Pour prévenir un nouvel envahissement les gardes se rangent en cordon, l'air menaçant.

Un bruit de trompettes déchira l'air.

Fortement entravés, quatre énormes éléphants recouverts de housses éblouissantes, s'avancent lentement en s'éventrant de leurs larges oreilles. Leurs défenses gigantesques sont cerclées de larges anneaux d'airain. Sur leur crâne rugueux se balancent piqués dans un frontail d'airain, d'admirables panaches de longues plumes jaunes et blanches.

Les trompettes sonnent sans

interruption. Les énormes bêtes viennent se ranger à un mètre l'une de l'autre, face à la foule.

Bientôt apparurent de longues théories de prêtres, de brahmanes et de lévites agitant des gongs et psalmodiant sur un rythme funèbre, une mélodie interminable où revenait toujours ce vocable :

—Kali ! kali ! kali !

Un remous agita la foule et de toutes les bouches ce mot jaillit avec rage :

—Kali ! kali !

Kali ! kali ! que signifiait ce mot étrange ?

Un char monstrueux traîné par douze zébus blancs venait de s'arrêter sur la place. Monté sur des roues dont les jantes et les rayons étaient sculptés en forme de serpents, ce char supportait une idole effrayante colorée en rouge sang.

Du buste de l'idole saillaient quatre bras disproportionnés, aux doigts crispés, aux ongles

sés, vous et vos compagnons, de fuir, questionna Hillarion.

Pour se donner le temps d'inventer une histoire acceptable, Older s'étendit longuement sur ses infortunes passées, alors qu'à New-York, il remplissait dans une importante maison de commerce les fonctions de caissier-comptable.

Il raconta qu'un matin ayant réussi à mettre la main sur une cinquantaine de mille francs, il avait prit le chemin de Bombay. Malheureusement, il avait perdu son argent dans un tripot en arrivant aux Indes.

Bref, ne sachant que faire il était entré dans l'Armée du Salut sous le nom de Older. Un an après, il passait brigadier de l'Armée du Salut, et depuis il réussissait à mener une vie, peu brillante à coup sûr, mais confortable et assurée.

Il raconta en outre que depuis plusieurs mois il avait entrepris avec ses compagnons une série de conférences dans l'Inde, mais que le Maharana d'Oudeypoure craignant une atteinte à sa religion, l'avait fait jeter dans les cachots.

Depuis trois mois nous pourrissions sur la paille humide, quand enfin nous avons réussi à nous échapper.

Et il conclut :

—Vous comprenez quel effroi nous avons eu en vous trouvant juste à point sur notre route, au moment où nous sortions de prison.

—Que comptez vous faire, maintenant, fit Hillarion.

—Faire route avec vous, si vous le voulez bien, jusqu'à Djeypoure. Nous vous donnerons en échange un coup de main pour délivrer le baron.

Les deux associés se consultèrent du regard :

—C'est entendu, fit Hillarion, mais en revanche nous pouvons compter sur vous pour nous aider dans notre projet ?

—Entendu, je vais arranger ça avec mes salutistes, s'écria

joyeusement Older, qui une minute après faisait à ses compagnons la recommandation suivante :

—Dans notre intérêt, mes frères et quoiqu'il arrive, pas un mot sur le vol odieux qu'on a perpétré contre nous et qui a été la cause de tous nos malheurs. Je vous expliquerai tout à Bombay.

CHAPITRE XIII

Ce matin-là une animation extraordinaire régnait dans les rues de Djeypoure, d'habitude assez silencieuses.

A chaque carrefour des fakirs se livraient devant la foule à toutes sortes de contorsions accompagnées d'un tapage infernal de cymbales et de gongs. Quelques-uns de ces fanatiques se traversaient les jambes et les bras avec de longues épingles, les autres jonglaient avec des scorpions et des serpents. A chaque instants des crieurs publics s'arrêtaient sur les places et clamaient de toutes la force de leurs poumons des nouvelles qui semblaient combler de joie la populace.

De temps à autre la foule barriolée se tassait le long des murailles lézardées pour laisser respectueusement passer quelque riche cortège de palanquins portés à bras d'hommes et dans lesquels se prélassaient d'indolents indous.

Dominant ce tumulte, s'élevaient aigus et répétés à l'infini, les appels de marchands de fruits et de confiseries de toutes sortes.

Djeypoure à n'en pas douter, était en grande réjouissance publique. Mais qui fêtait-on ce jour-là ?

Suivons la foule compacte et houleuse qui se dirige vers le palais. L'agitation y est plus intense et le tumulte effroyable. Dans les arbres, banians et palmiers des groupes d'hommes et d'enfants sont suspendus. Il



Statue de Bouddha

—Vous pouvez vous morfondre à chercher votre tiare si cela vous amuse; nous, nous en fichons comme de l'an mille!

Evidemment la découverte de la tiare ne les intéressait que médiocrement.

Le baron s'empara de la pince dont il introduisit le bout plat et aigu dans la rainure.

Deux vigoureuses pesées suffirent pour soulever la dalle; Ricochet d'un vigoureux effort de ses bras musculeux la renversa avec précaution.

A genoux, le baron fouillait dans la cavité formée par la dalle déplacée. Mais bientôt il se releva en poussant un cri rauque:

—Malédiction! elle n'y est n'y est pas, cria-t-il la figure bouleversée.

—Comment! elle n'y est pas? s'écria Ricochet déconten-

nancé.

Madame Sigouard se frottait les mains avec une satisfaction évidente. La déconvenue du baron avait l'air de la remplir d'une douce joie. Son mari, au contraire, donnait les marques de la plus vive affliction.

—Quoi! rien du tout, fit-il en se penchant à son tour sur la cavité.

Le baron n'entendait plus. Affalé sur le sol, la tête entre ses deux mains, il pleurait à chaudes larmes.

—Rien! sanglottait-il, rien!

Et dans son cerveau pointu de savant ayant pâli sa vie durant sur des livres fastidieux, se précisait la vision de son retour ridicule à Paris. Il voyait d'avance les sourires ironiques de ses collègues de l'Institut, il entendait déjà les questions narquoises dont ils ne manque-

raient pas de l'assaillir à son arrivée :

—Eh quoi ! ce mystérieux voyage ?

—Voyons, cher collègue, quelles précieuses découvertes avez-vous faites au pays des bayadères et des escarboucles ?

C'était l'écroutement de toutes ses illusions.

Une exclamation d'Oscar le tira de ses pénibles réflexions :

—Tiens ! il y a un papier dans le trou ! Vous n'avez pas vu qu'il y a un papier dans le trou ?

Comme le naufragé qui voit à sa portée une poutre sur les flots en furie, le baron vit poindre une lueur d'espérance.

Les yeux brillants, il sauta sur Oscar qui se préparait à ouvrir une petite enveloppe, fermée par trois cachets de cire verte.

—Donnez-moi ça ! donnez-moi ça ! fit-il en lui arrachant l'enveloppe des mains.

L'enveloppe déchirée, le baron trouva un minuscule parchemin sur lequel il lut les lignes qui suivent :

“ Moi, Moïse de Salam, seul

“ descendant de Mosé de Salam

“ mon ancêtre vénéré, sur ses

“ indications et conseils, certi-

“ fie avoir trouvé en ce lieu où

“ il l'avait cachée, la tiare au-

“ thentique de Salomon.

“ Cette précieuse relique sera

“ conservée par moi religieuse-

“ ment pour en faire l'orne-

“ ment d'une synagogue que je

“ compte élever en Chine, à Pé-

“ kin, aussitôt que les israéli-

“ tes y formeront une colonie

“ assez nombreuse ”.

Frémissant d'une profonde al-

“ légresse, le baron Simono lisait

“ et relisait le précieux papier et

“ la gorge serrée par l'émotion,

“ il balbutiait :

—Oh joie ! oh ivresse ! c'était

“ bien elle ! c'était bien la tiare

“ du grand Salomon ! Mes bons

“ amis, rien n'est perdu ! demain,

“ nous partirons pour la Chine,

“ pour Pékin, où nous saurons

“ bien retrouver cette tiare qui

“ m'est aussi chère que la vie.

Moins enthousiasmé, Ricochet

“ risqua cette réflexion :

—Très joli d'aller en Chine,

“ mais il faudrait peut-être avant

“ songer à sortir d'ici.

Cette simple phrase jeta un

“ peu d'eau froide sur l'exalta-

“ tion du baron.

—C'est vrai, dit-il, il va fal-

“ loir songer à déguerpir d'ici à

“ la hâte, car le jour ne va pas

“ tarder à paraître, et si nous ne

“ voulons pas éveiller l'attention

“ il faut que nous soyons rentrée

“ avant l'aube.

Les trois hommes replacèrent

“ avec précaution la dalle dans

“ son alvéole.

Sur les rainures un peu effri-

“ tées par la pince, ils étendirent

“ une épaisse couche de poussière.

—Allons ! en route, comman-

“ da le baron quand les derniers

“ préparatifs du départ furent

“ achevés.

Dans l'obscurité du grand

“ couloir conduisant à la porte

“ d'honneur la petite troupe s'en-

“ gagea de nouveau.

Le vent qui s'était levé pen-

“ dant la nuit soufflait mainte-

“ nant avec rage en s'engouffrant

“ sous les voûtes avec des siffle-

“ ments aigus.

—Mâtin ! fit Ricochet, il ne

“ ferait pas bon de rester ici un

“ quart d'heure sûrement on y

“ gagnerait une jolie fluxion de

“ poitrine.

—Relève bien ton col mon

“ chéri, recommanda tendrement

“ Madame Sigouard à son cher

“ époux.

Subitement un coup de vent

“ plus violent éteignit les quatre

“ lanternes et plongea les excu-

“ sionnistes dans l'obscurité la

“ plus complète.

—Eh bien ! nous voilà frais !

“ jura Oscar.

—Nom d'un pétard ! il ne

“ nous manquait plus que cela,

“ gémit Ricochet.

—Tonnerre de sort, grattez

“ des allumettes ! vociféra le ba-

“ ron.



Frappé en plein crâne un vieux mâle tomba et aussitôt la troupe en fureur s'élança sur la mission Simono.

vite, je t'en supplie, implora Older.

Une demi-heure plus tard, la caravane augmentée de onze salutistes répartis au petit bonheur sur les trois chameaux de renfort, disparaissait dans la direction de Djépour.

Seul dans la jungle, à trois cents mètres des remparts d'Oudeypoure, un homme restait debout immobile dans l'attitude de ces mannequins de paille, dont on se sert dans les campagnes pour effrayer les moineaux.

C'était, suprême ingratitude, le géolier qu'on avait oublié de tirer de son sommeil magnétique avant de partir.

Older confortablement installé dans le palanquin de ses deux associés, causait maintenant avec animation :

—Alors vous partez pour délivrer le baron ?

—Comme vous le voyez, mon ami.

Certes ce n'était pas le moment pour Older, de parler à cœur ouvert. Il n'y songea du reste pas une minute.

—Vous ne pouvez vous figurer combien je suis heureux à l'idée de pouvoir vous être utile dans votre entreprise, fit-il avec un large sourire.

—Vous avez donc entendu parler d'eux, fit Hillarion ?

—Beaucoup, et surtout d'un nommé Oscar Sigouard et d'un certain M. Ricochet, déclara le salutiste.

Il y eut un instant de silence.

—Mais enfin, dites-moi donc ce que vous faisiez aux portes d'Oudeypoure, quand nous vous avons rencontrés et pourquoi aussi paraissiez vous si pres-

D'un pas automatique le géolier se dirigea vers la porte massive qui depuis trois mois, séparait les prisonniers du reste des humains..

L'indou engagea une énorme clé dans la serrure du cachot ; un grincement sinistre se fit entendre. Derrière le géolier les onze salutistes, hommes et femmes, suivirent en retenant leur souffle.

Pendant dix minutes les prisonniers marchèrent dans un couloir sombre.

Soudain une bouffée d'air frais leur arriva au visage.

—Je crois sentir l'air de la campagne, fit tout à coup Older à voix basse.

En effet, au fond du couloir, comme à travers une lorgnette, un coin du ciel scintillant venait d'apparaître.

Un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines : Enfin libres ! s'écrièrent-ils d'une seule voix.

Une heure après les salutistes se trouvaient à une lieue d'Oudeypoure.

—Il ne nous reste plus qu'à renvoyer cet homme, déclara Older en désignant l'Indou qui les suivait d'un pas automatique.

Mais tout à coup la marche des fugitifs fut brusquement interrompue par un : "Qui va là" impératif.

Des ombres venaient de surgir près d'eux. Les pauvres salutistes sentirent un frisson leur courir sur la peau.

—Trahis! grondèrent en même temps Jo et Older!

Cependant à tout hasard Older répondit doucement :

—Amis!

—Alors, avancez!

Plus morts que vifs les salutistes firent quelques pas en avant. Un homme, le chef de la bande sans doute, s'avança :

—Qui êtes-vous? dit-il.

Sur la figure de Older, il fixa le canon d'un revolver qu'il te-

nait à la main droite et le rayonnement d'une lanterne qu'il tenait à la main gauche. Soudain l'homme à la lanterne, qui était long, brun et barbu, poussa une exclamation de surprise :

—Elias Howe!... je ne me trompe pas?

—Louis Hillarion, clama à son tour, Older!...

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Comment se fait-il!

—Que diable fais-tu ici?

Par une coïncidence vraiment extraordinaire et que ne manquera pas d'apprécier le lecteur les salutistes venaient de tomber juste à point sur la caravane envoyée par le baron Valentin Simono, banquier à Paris, au secours de son infortuné frère, le célèbre archéologue.

Rapidement revenu de son émotion Older coula dans l'oreille de son embrasseur cette phrase rapide :

—Ne m'appelle pas Elias Howe devant mes compagnons. Je suis maintenant Older, brigadier de l'Armée du Salut.

Puis d'une voix anxieuse, il ajouta :

—Si tu tiens à ne pas me voir périr, fuyons. As-tu des chevaux?

—Nous avons deux éléphants et trois chameaux à peine chargés.

—Alors tu peux nous sauver, car si dans une heure nous sommes encore ici je te jure que moi et mes compagnons nous sommes perdus.

—Je vais donner des ordres, fit Hillarion troublé.

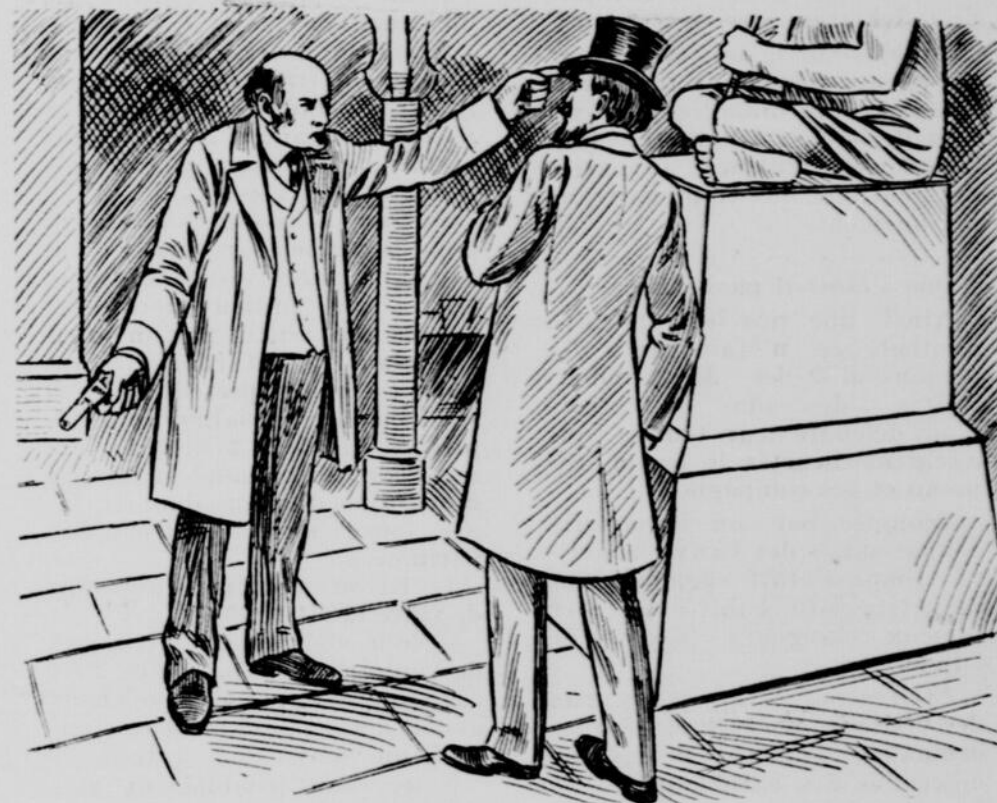
Mais il eut un mouvement d'hésitation :

—Que va dire Nicanor?

—Qui ça Nicanor, demande Older inquiet.

—C'est mon compagnon, qui dort bien tranquille en ce moment dans le palanquin de son éléphant.

—Eh bien, je ferai sa connaissance en route, mais partons



Si dans cinq minutes, dit-il froidement, les yeux du bouddha et ses colliers ne sont pas à leur place, je vous brûle la cervelle.

—Je cherche! firent ensemble Oscar et Ricochet en se fouillant.

Comme il arrive inévitablement lorsqu'on se presse, plusieurs minutes se passèrent avant que les trois hommes eussent pu mettre la main sur une seule boîte.

Enfin, Oscar Sigouard eut un soupir de soulagement :

—Je tiens la mienne, dit-il.

On entendit le grattement sec d'une allumette frottée sur sa boîte :

—Fiat lux! gouailla Oscar en allumant sa lanterne! merci mon...

Le reste de sa phrase s'étrangla dans sa gorge. Les yeux dilatés d'épouvante il s'appuya au mur.

—Miséricorde! que vois-je s'écria Ricochet au même instant, en pâissant affreusement.

Dans les ténèbres que venaient de trouer la faible lueur de la lanterne rallumée de Sigouard, des centaines d'yeux verdâtres étincelants fixaient les quatre voyageurs d'une façon diabolique.

—Vade retro Satanas! gémit Ricochet en faisant tourner sa redoutable pince.

Un hurlement atroce retentit, indice certain que le respectable secrétaire venait d'atteindre un être de chair et d'os et non un démon. Mais au même instant de toutes parts de longs bras poilus s'abattirent sur les malheureux égarés et les clouaient sur le sol avec la dernière violence.

Il y eut dans le couloir une effroyable mêlée, une étrange galopade de pieds nus sur les dalles, le tout scandé de cris rauques, de glapissements aigus

et de claquements frénétiques de mâchoires.

Aplatis sur le sol, nos quatre voyageurs s'évanouirent, tandis que la troupe diabolique qui venait de les assaillir, avec tant de sauvage violence, au milieu des ténèbres, les trépignait frénétiquement.

Que s'était-il passé?

Ainsi que nos lecteurs s'en doutent, ce n'était pas à des démons ni à des dieux indous irrités, descendus sur terre pour défendre leur temple que c'étaient heurtés le baron Simono et ses compagnons.

Trompée par son imparfaite connaissance des lieux, la petite troupe s'était engagée dans la petite salle habitée par les fameux langours sacrés de l'Inde.

Attirés par le bruit des pas des visiteurs nocturnes, les quadrumanes étaient doucement descendus des entablements et des corniches sur lesquels ils dormaient paisiblement.

Peut-être l'entrevue des langours et de la mission Simono n'aurait-elle pas eu les conséquences graves que nous avons à déplorer si, dans sa terreur bien compréhensible, le dévoué et courageux Ricochet n'avait pas foncé sur les singes à coups de pince.

Frappé en plein crâne un vieux mâle tomba, et aussitôt la troupe des langours en fureur se rua sur les membres de la mission Simono.

Au lever du soleil, les indous venant faire leurs dévotions à Bouddha aperçurent nos quatre héros sans connaissance, étendus sur les dalles du temple.

Le soleil brillait déjà depuis plus d'une heure quand Oscar Sigouard reprit l'usage de ses sens. Il promena autour de lui des yeux hagards. Il voulut se lever mais ses membres se refusèrent à ce service et il s'aper-

cut alors qu'il était ficelé tel un saucisson.

A ses côtés, réveillés comme lui par la fraîcheur du matin, le baron, Madame Sigouard et Ricochet étaient étendus dans la même position et aussi sérieusement ficelés.

Autour d'eux cinq soldats indous à mine farouche, montaient la garde, sabre au clair.

Au beau milieu du couloir, inondé maintenant par un soleil aveuglant, gisait raidi, le langour assommé, près duquel un vieil indou en psalmodiant des prières, faisait brûler dévotement sur un réchaud en bronze des grains d'encens dont la fumée lourde montait en spirales parfumées.

Le baron Simono, envisagea de suite la situation.

—Nous nous sommes trompés de couloir, se dit-il, et ce sont ces damnés singes que nous avons dérangés dans leur sommeil qui sont cause de tout.

Se tournant péniblement vers Ricochet, il lui dit à voix basse :

—Eh bien, vous avez fait de la belle besogne, vous!

—Comment! fit le malheureux.

—Oui, vous avez tué un langour.

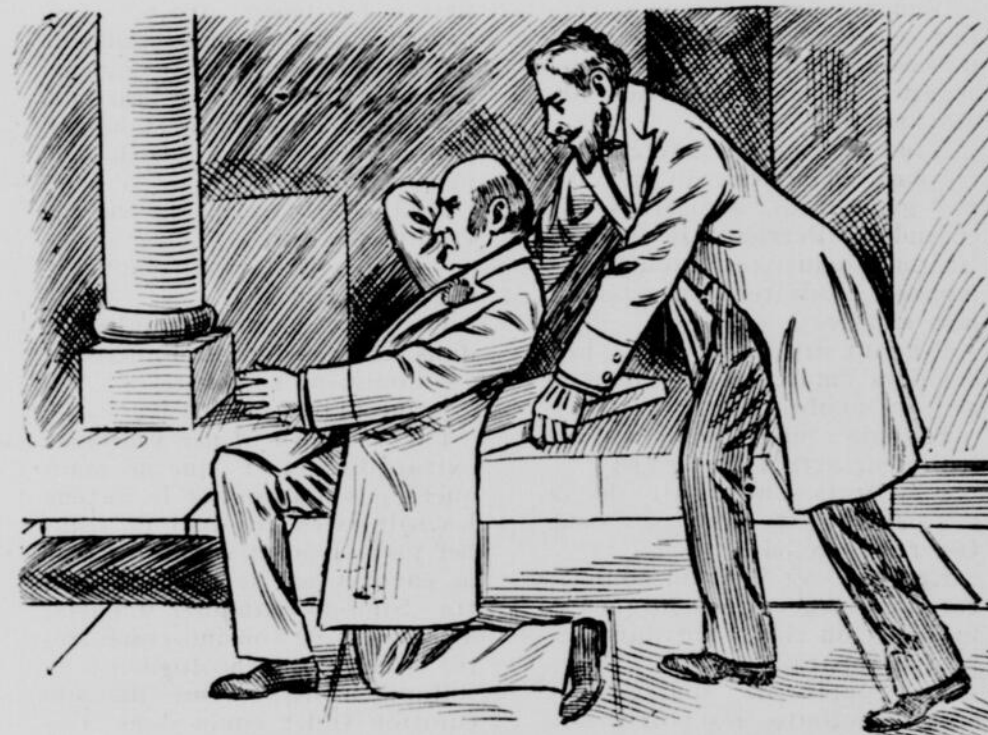
—Pouvais-je savoir que nous n'avions affaire qu'à des singes?

—Enfin, nous voilà encore une fois, par votre faute, dans de jolis draps! conclut amèrement le baron, qui ne se faisait pas d'illusions.

Tout étranger surpris la nuit dans un temple est passible dans l'Inde de peines terribles.

Or, dans la circonstance, la violation d'un lieu saint se compliquait d'un meurtre commis sur un animal cher aux divinités indous. De plus le fait n'était pas niable. C'était tout simplement la peine de mort qu'encouraient les membres de la mission Simono.

Couchés côte à côte Oscar Si-



Malédiction, elle n'y est pas, s'écria-t-il, la figure bouleversée après avoir fouillé dans le trou de la dalle déplacée.

gouard et sa femme ne faisaient pas, eux non plus, des rêves couleur de rose.

Une heure plus tard la mission Simono gémissait dans le cachot le plus fétide de Djé-poure. ...

CHAPITRE XII

—Vous croyez que cet homme est complètement endormi, Jo?

—J'en suis certain, sergent.

—Envoyez-lui tout de même quelques bonnes passes magnétiques.

Ce curieux dialogue se passait dans la prison des remparts d'Oudeypore, où depuis trois mois, gémissait les salu-tistes de Bombay, victimes de Sigouard.

Dans le sombre cachot les prisonniers formaient autour d'un indou un étrange spectacle.

Assis sur un escabeau vermoulu l'indou semblait en effet dormir, d'un profond sommeil.

Les mains à la hauteur des yeux du dormeur, un des salu-tistes se livrait avec ardeur à cette mimique particulière employée par les magnétiseurs pour endormir leurs sujets.

Le brigadier Older se frottait les mains avec un rire silencieux, tel Bas-de-Cuir.

—Ça y est tout à fait maintenant, on pourrait lui tirer un coup de canon aux oreilles qu'il ne s'éveillerait pas, brigadier.

—Vous êtes sûr qu'il vous obéira maintenant?

—Comme un chien.

—Maintenant, Jo, il s'agit de sortir d'ici, quel ordre allez vous donner à votre sujet.

Jo prit un air inspiré:

—Je viens de lui ordonner de nous ouvrir la porte et de nous faire sortir par le couloir secret des remparts qui conduit directement hors de la ville. Après nous verrons.

—Marche! commanda-t-il à l'indou.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN par Wm. KIRBY

Traduit par L. P. LEMAY.

(Suite)

IV

Mais ces tristes événements reposaient encore dans le sein de Dieu. Le traité d'Aix-la-Chapelle promettait le repos à la Colonie et lui donnait l'espoir de voir reflourir l'agriculture et le commerce.

Mère Ste Hélène venait de retracer d'une main ferme, les consolations dont le cloître se voyait tout à coup rempli, et les actions de grâces qu'il faisait monter vers le Dieu de la paix.

V

Mère Migeon avait voulu recevoir les deux nouvelles postulantes, au jardin, sous le vieil arbre de la mère Marie de l'Incarnation...

Elle se leva à leur arrivée, les embrassa tendrement et les félicita sur leur pieuse détermination.

—Petites enfants prodigues! dit-elle en souriant, le monde n'est pas fait pour vous. Ses vanités, ses fausses promesses, ses plaisirs menteurs nourrissent mal les âmes! Vous vous trouverez mieux ici; vous serez plus près de Dieu!...

—O mère! s'écria Amélie, vous ne savez pas ce que je sacrifie! Non! vous ne le savez pas! Mais que le ciel m'aide à souffrir en silence... je ne veux plus, je ne puis plus sortir de la retraite où le crime d'un autre m'a poussée!...

—Ma pauvre enfant! je sais tout!... Vous alliez épouser le fils du bourgeois... Allons! consolez-vous!

C'était dit d'une singulière façon. Mère Migeon était la tante de Varin; elle aimait assez ce vilain neveu, et même, à cause de lui, étendait ses sympathies jusque sur la Grande Compagnie.

Grand'mère St Pierre reprit aussitôt.

—Vous êtes une bonne enfant, Amélie, une enfant digne de votre race illustre. Des filles comme Héroïse et vous sauvent le monde où elles vivent, et se sauvent dans le cloître où elles meurent.

Mère Ste Hélène embrassa les nouvelles arrivées.

—J'ai enregistré bien des noms aimés dans nos annales, dit-elle, mais aucun, jamais, avec le plaisir que j'éprouve en ce moment... Vous semez dans les pleurs, mes enfants, pour moissonner dans la joie!

—Votre tante s'intitulait l'humble servante de Marie, reprit la mère Supérieure, et la lampe qu'elle a suspendue devant la madone brillera désormais d'un éclat nouveau, par les soins de ses nobles nièces.

VI

Quelques novices en voile blanc causaient à quelques pas du grand arbre. L'arrivée d'Amélie et d'Héroïse les avait détournées de leur pieux entretien de coutume. L'une d'elles disait qu'Héroïse devait épouser Le Gardeur.

—Non, répliqua une autre, c'est Angélique Des Meloises.

—Le Gardeur l'aime à la folie, Angélique Des Meloises, riposta une troisième,

mais la belle coquette l'a désespéré et elle doit se marier avec l'Intendant; c'est une affaire décidée.

—Je le crois bien, fit une autre voix; ma sœur qui se trouvait au bal de l'Intendant, doit en savoir quelque chose, et elle me l'a assuré. Mais il paraît, ajouta-t-elle en rougissant, qu'il a sa femme à Beaumanoir.

—Ce n'est pas sa femme, riposta vivement la première, ma tante de Grand'maison, qui connaît bien madame Varin...

Elle n'acheva pas. La maîtresse des novices, mère St Charles, aux aguets à une petite distance, surprit une partie de leur conversation et l'interrompit brusquement.

—Venez à la chapelle, mes chères enfants, ordonna-t-elle, en leur jetant un regard chargé de reproches et toujours doux cependant, venez à la chapelle demander pardon à Dieu de ce moment d'oubli!

—Mais, bonne mère, demanda Marie Cureux, la plus hardie des novices, y a-t-il donc tant de mal à parler du mariage? Papa et maman se sont mariés et c'est à l'église qu'on se marie!... Au reste, nous n'avons fait que chuchoter.

Les autres sourirent en se cachant.

—Les religieuses ne doivent songer qu'à leur divin époux Jésus-Christ, répondit la bonne maîtresse en regardant le ciel.

—Ah! nous ne sommes que de vilaines pécheresses! soupira la petite sœur Bédard, une cousine de Zoé Bedard, de Charlesbourg.

Elle ne se croyait pas si pécheresse que cela, et elle ne faisait pas encore le signe de la croix au souvenir des gaietés de la jeunesse.

Elle devint une religieuse exemplaire tout de même, et ce fut elle qui — dans un autre ordre de choses, c'est vrai — inventa le fameux potage du Couvent, dont raffolait la baronne de Longueuil.

La gourmande baronne en envoyait chercher un bol tous les jours. C'était ce qu'elle aimait le mieux, disait-elle, après les sacrements.

VII

Le bonhomme Michel voyait, de moment en moment, des émissaires par les rues de la ville, pour recueillir toutes les rumeurs qui circulaient. Le calme se rétablissait; la ville reprenait son aspect ordinaire.

Le Gardeur avait rendu son épée et demandé d'être jeté dans les fers. Il fut enfermé dans une pièce du château, mais traité avec certains égards.

Amélie et sa cousine sollicitèrent la faveur d'aller s'agenouiller dans la chapelle des Saints, devant la madone.

Cette chapelle renfermait les reliques de plusieurs saints et resplendissait d'or et de peintures. Dans une niche, au-dessus de l'autel, une statue de la Vierge, les mains baissées comme pour laisser tomber des grâces sans nombre, et devant

la statue, une lampe qui brûlait depuis deux générations, la lampe de Repentigny, allumée par Madeleine en souvenir de sa pieuse vocation.

VIII

La belle et noble Madeleine de Repentigny faisait les délices de Ville-Marie. Son fiancé, un jeune et vaillant officier, fut tué, et elle vint se réfugier avec sa douleur immense, dans le cloître de Québec. Elle pria longtemps, demandant au ciel un signe qui lui ferait connaître sa volonté. Le signe fut accordé. Elle se dépouilla de ses vêtements précieux pour se couvrir de deuil et alluma cette lampe éternelle en témoignage de sa reconnaissance.

Sept générations d'hommes ont passé; la maison de Repentigny est disparue de nos bords; son nom, sa gloire sont oubliés, mais dans la chapelle des saints, la lampe brûle toujours!

IX

Héroïse et Amélie demeurèrent longtemps en prière à genoux devant la Vierge, mère des affligés. Elles versèrent des larmes abondantes, en demandant miséricorde pour Le Nardeur et paix éternelle pour l'âme du bon bourgeois.

Le souvenir de Pierre Philibert se mêla au souvenir du criminel et à celui de la victime. Ils étaient inséparables!...

Amélie, dans son angoisse extrême, sentait pas instant son cœur se révolter. Devait-elle donc s'offrir ainsi en sacrifice pour la faute d'un autre?...

Tout à l'heure, son âme débordait de joie comme une fontaine de vin généreux! tout à l'heure elle, la pauvre désespérée, elle était un objet d'envie!... Le cloître, le voile qui l'envelopperait comme un suaire, c'était donc tout ce qui lui restait de ses félicités promises!

Une religieuse priait, et tout absorbée dans sa méditation, les yeux cloués sur le tabernacle, ne voyait rien, n'entendait rien de tout ce qui se passait autour d'elle.

—Mère Sainte Vierge, lui dit Amélie, qui se sentait faiblir sous le poids de sa croix, mère Sainte Vierge, priez pour moi!...

La religieuse tourna vers elle des yeux pleins de pitié:

—Il faut s'humilier avec le divin époux avant de partager sa gloire; il faut souffrir et monter avec lui la route du calvaire avant de monter au ciel et de boire à la source de l'éternelle félicité!...

Son regard s'anima soudain, sa voix devint presque vibrante dans le silence sacré quand elle ajouta:

—Voilà trente ans que j'entretiens votre lampe, ô filles de Repentigny, venez prendre ma place, Dieu le veut... "Laus Deo"!

Amélie éclata en sanglots, saisit la main de la vieille religieuse et la colla à ses lèvres.

X

Au même instant, des voix tristes et mélodieuses flottèrent comme des ailes de chérubins, sous la voûte de la chapelle, et les plaintes de l'orgue s'unirent à ces voix :

Pia mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris,
Fac ut tecum lugeam !

disaient-elles avec l'accent de la douleur et de la supplication.

—Ceux qui sèment dans les pleurs moissonnent dans l'allégresse, murmura la religieuse, mais au ciel seulement !

Le chœur suave et l'orgue sonore continuèrent.

Quando corpus morietur,
Fac ut animae donetur
Paradisi gloria! Amen!

XII

Madame de Tilly arriva au couvent au moment où ses nièces désolées sortaient de la petite chapelle.

—Mes chères enfants! Mes pauvres infortunées! s'écria-t-elle en leur ouvrant ses bras, qu'avez-vous donc fait pour être ainsi frappées par la colère de Dieu?...

—Bonne tante! répondit Amélie, pardonnez-nous de vous avoir ainsi laissée! Nous renonçons au monde!

—Pardonnez-nous, bonne tante, répéta Héloïse...

—Pauvres petites, vous pardonner!... Ah! je voudrais aussi, moi, pouvoir m'enfermer dans le cloître avec vous, en ce jour de désolation!... Mais ma place est ailleurs et mon œuvre n'est pas finie!

—Avez-vous vu Le Gardeur, tante, demanda vivement Amélie, en lui saisissant la main comme une étreinte douloureuse?

—Oui, je l'ai vu et j'ai pleuré avec lui! Sa douleur est mortelle. Il demande à passer par une cour martiale. Il veut s'accuser! il veut expier!

—O tante! et il aimait tellement le bourgeois! Cela ressemble à un affreux cauchemar... Le Gardeur tuer le père de Pierre!... celui qui devait être mon père!

Et elle se mit à sangloter, et elle demanda en gémissant :

—Mon Dieu! mon Dieu! que vont-ils faire de lui? Vont-ils le mettre à mort?

—Non, Amélie, non. Le gouverneur va, d'après l'avis de ses plus intimes conseillers, et vu les circonstances étranges qui entourent son crime, l'envoyer en France par le "Fleur de Lys", qui part demain. Le roi lui-même prononcera. Il sera plus facile d'élucider cette affaire là-bas. Les factions sont trop puissantes ici.

Amélie se cacha le visage dans ses mains. Elle paraissait terriblement agitée, terriblement souffrante : C'était toujours un long répit, songeait-elle, et le roi serait juste... Il verrait que Le Gardeur a été poussé et qu'il a frappé en aveugle... Un roi, ça doit être juste comme Dieu!...

—Pourrai-je le voir avant son départ? tante, demanda-t-elle.

—Hélas! c'est impossible! Le gouverneur est inflexible sur ce point. Il ne veut pas. Personne ne pourra communiquer avec lui.

—Ah! je ne le verrai plus en ce monde! s'écria-t-elle, je ne le verrai plus!

Et elle s'appuya sur Héloïse, car elle se sentait défaillir.

—Le roi lui pardonnera peut-être, reprit celle-ci, en la soutenant dans ses bras...

—Le roi?... ah! que le Seigneur lui fasse miséricorde d'abord!... Et que les hommes lui pardonnent ou ne lui pardonnent pas, j'offre le reste de ma vie à Dieu en expiation de ses fautes...

—Moi aussi, Amélie! fit Héloïse. Nous avons franchi pour la dernière fois le seuil de cette maison; nous n'en sortirons plus!

XIII

—Je viens aussi de voir Pierre Philibert dit madame de Tilly, après un moment d'amer silence.

—Vous avez vu Pierre? s'écria Amélie dans une étreinte nouvelle de la douleur.

—J'étais en prière auprès des restes de son père quand il est entré. Il n'était pas attendu si tôt... Chère Amélie, je n'ai rien vu jamais de navrant comme son muet désespoir!

—Et qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Ne nous a-t-il pas tous maudits, vous! moi! et surtout Le Gardeur?... N'a-t-il pas appelé la vengeance du ciel sur la maison de Repentigny?

—Dans l'effarlement de son bonheur, il n'a maudit personne! Il n'a accusé personne du mal qu'on lui faisait. Il s'est bien douté que Le Gardeur était un aveugle instrument.

—Comme il est bon!...

—Il m'a demandé où tu étais; qui tu avais pour te consoler ou pleurer avec toi?

—Il vous a demandé cela?... ô le bon cœur!... le noble caractère!...

Et elle fondit en larmes.

—Et il ne provoquera point Le Gardeur, demanda Héloïse d'une voix tremblante?

—Il est touché du désespoir de Le Gardeur et il sait d'où part le coup qui a tué son père.

—Mon Dieu! mon Dieu! exclama Amélie, au milieu de ses pleurs, combien la perte que je fais est grande!... Pierre, mon noble Pierre, mon fiancé! mon époux! ah! c'est donc vrai que nous sommes à jamais séparés? à jamais perdus l'un pour l'autre!... O ma tante! je lui ai juré ma foi... je lui appartiens... je ne puis plus me séparer de lui!... Il sera à moi pour toujours. A moi dans la mort! à moi dans la tombe!... à moi dans le ciel!...

—Calme-toi, mon enfant! Ma pauvre Amélie! calme-toi, ou je ne te dirai pas tout.

—Tout? vous ne dites pas tout? Ah! parlez, je serai calme. Tenez! voyez comme me voilà raisonnable!... j'écoute. Je ne dis plus rien...

Et la pauvre enfant cherchait à comprimer les rudes battements de son cœur, essayait ses paupières humides, essayait de sourire même, malgré l'amertume de ses pensées.

—Il est venu pour te voir, reprit madame de Tilly.

—Ici? fit vivement Amélie en pâlisant.

—Ici. Mais il n'a pas eu la permission d'entrer dans le parloir même.

—Il est venu pour me voir! pour me voir! répéta la jeune novice avec une émotion pleine de ravissement et de tristesse aussi pourtant...

Et ses beaux yeux levés au ciel roulaient de grosses larmes.

Elle ajouta presque aussitôt :

—Je serais morte de honte à ses pieds. Il valait mieux ne pas le recevoir sans doute... Mais pourquoi lui refuser cela?

—La mère Migeon est juste mais sévère. Elle est la tante de Varin, et n'aime point les Philibert. Ton entrée au couvent cause un mortel chagrin à Pierre, ajouta-t-elle, car il sait ce que cela veut dire.

—Hélas! pouvais-je faire autrement? Oserais-je mettre dans sa main loyale, ma main souillée de sang?... Mais il me pardonne; il ne m'oublie point; il m'aime encore! Ah! c'est une consolation qui me reste dans ma triste infortune!...

—Mes chères enfants, je vous quitte pour vous revoir bientôt, fit madame de Tilly en embrassant ses nièces.

Soumettons-nous à la volonté du Seigneur, continua-t-elle; quand vient la nuit, les objets disparaissent dans l'obscurité, et nous ne les apercevons plus; ils sont comme s'ils n'existaient point, et cependant, ils existent toujours, et quand rayonne la lumière ils apparaissent de nouveau. Nous sommes dans les ténèbres à cette heure, et nos regards ne voient plus que l'image de Notre-Dame de Grand Pouvoir, au pied de laquelle brûle la lampe de Repentigny; mais le soleil de la justice se lèvera un jour pour tous.

CHAPITRE LVIII

OH ! QU'ILS SONT BEAUX DANS LA MORT SES RESTES BÉNIS !

I

Depuis longtemps le chant des vêpres avait cessé. C'était le soir; et l'angelus, s'échappant en accords mélodieux de tous les beffrois, venait d'inviter la terre à bénir la mort et la vie.

Les religieuses du monastère entraient dans leurs humbles cellules, et les enfants dont elles avaient la garde reposaient dans les dortoirs peuplés de songes gracieux.

Des bougies vacillantes plongeaient leurs timides rayons dans les ombres des grands corridors, où de temps en temps résonnaient les pas discrets des pieuses femmes qui sortaient de la chapelle.

Comme le flot sonore qui chante pendant que la lune paisible l'enveloppe de ses clartés, la mère Ste Madeleine de Borgia, à genoux au pied de la statue de St Joseph, avait entonné l'hymne solennelle :

Avec, Joseph, fili David juste!
Vir Mariae de qua natus est Jesus!

II

Mère Esther, suivie des deux nouvelles postulantes, traversa un long couloir, passant devant les portes des alcôves où s'endormaient en récitant le "Memorare" les fidèles épouses du Christ.

Elle s'arrêta devant une cellule fermée. Sur la porte de cette cellule se lisaient en lettres noires, ces paroles du Sauveur :

"Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par la douleur, et je vous consolerais".

Elle ouvrit.

—Entrez, dit-elle aux deux jeunes filles, c'est la cellule d'une fidèle servante de Marie, de votre bien aimée tante, mère Madeleine... Par une faveur spéciale vous y passerez ensemble les premières heures de votre sainte captivité.

—Le souvenir de mon illustre parente habite toujours ici, répondit Amélie, et il m'apprendra la résignation.

III

La cellule était presque nue. Dans un coin, un lit blanc mais dur comme la couche d'un anachorète; adossée au mur, une petite table de bois simplement poli, avec quelques livres dessus; puis une couple de chaises sans peinture. Tout au fond, suspendue à la cloison, était restée une figure de Notre-Dame des Sept Douleurs, brodée en soie. Une œuvre d'art!

Amélie et Héloïse vinrent s'agenouiller devant cette image. Puis après une prière fervente, elles se levèrent pour l'admirer à la lumière de la lampe.

—Tante Madeleine a brodé cet admirable sujet, dit Amélie, dans une heure de mortelle angoisse, alors que son fiancé Julien Lemoine venait de mourir sur le champ de bataille. Elle est avec lui maintenant. Elle est bien heureuse.

—Nous souffrons plus qu'elle n'a souffert, observa Héloïse. Les larmes peuvent suffire à pleurer ceux qui ne sont plus, mais elles ne suffisent pas à pleurer ceux que l'on a perdus sans espoir et qui vivent toujours!...

La lampe mettait comme une auréole de gloire au front de la Vierge des Douleurs. Les deux jeunes filles se jetèrent à genoux de nouveau et pleurèrent longtemps.

IV

Madame de Tilly avait déclaré à la mère Supérieure que ses nièces seraient richement dotées, et mère Migeon ressentit une grande joie de cela, car le couvent se trouvait dans une position difficile depuis quelques années. La guerre avait épuisé les sources de revenus et l'inquiétude se glissait forcément dans l'esprit de celles qui étaient chargées de l'administration. Elles cachaient bien autant que possible, la situation à la communauté, pour ne pas la distraire de la prière et de la méditation, mais l'heure redoutée n'aurait pas manqué de sonner enfin.

Cependant, les bonnes religieuses s'étaient déjà soumises de grand cœur à bien des privations. C'était presque la ration des naufragés. Mais la patrie souffrait et il était doux en quelque sorte de souffrir avec elle et pour elle.

Depuis longtemps le tronc de St Joseph pour les pauvres, ne se remplissait plus. St Joseph au blé, veillait depuis longtemps sur des magasins vides, St Joseph au labour restait insensible aux supplications des cuisinières qui lui demandaient des aliments en quantité suffisante, au moins.

V

—Je remercie St Coseph de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous ôte, dit mère St Louis à l'oreille de mère St Antoine, comme elles sortaient ensemble de la chapelle. Le jour qu'Amélie de Repentigny fera profession, sera pour nous le jour des noces de Cana. L'eau se changera en vin. Je n'aurai plus besoin

de ramasser les miettes, excepté pour les mendiants.

VI

Les jours vinrent et s'enfuirent avec leur continué lot de peines et de joies. Le temps inexorable marchait toujours son pas mesuré, également sourd aux langueurs de l'ennui et aux désirs satisfaits.

Amélie, fatiguée de la terre, soupirait après cette autre vie où le temps n'existe plus, mais où les pensées et l'amour mesurent seuls l'éternité!

Héloïse et elle se soumettaient humblement au joug de l'obéissance. Toutes deux rivalisaient d'ardeur pour la pénitence et la prière.

L'esprit de leur pieuse tante Madeleine semblait remplir encore la petite cellule; elles se sentaient dans une atmosphère deux fois sanctifiée, et l'air qu'elles respiraient semblait saturé des arômes du ciel.

Amélie n'oubliait point Philibert cependant, et quand, par hasard, elle entendait son nom, elle levait vers Dieu ses yeux pleins d'eau et murmurait une LLL, yeux pleins d'eau et murmurait une prière.

VII

Cependant le crime de son frère, l'anéantissement de ses plus chères espérances, la perte irréparable de son fiancé, la complète destruction de sa félicité ici-bas: c'en était plus qu'il ne fallait pour la briser et la pousser au tombeau. Elle maigrit, ses joues se creusèrent. Elle demeura belle pourtant, et son âme ardente parut se refléter davantage dans sa figure émaciée. Elle semblait s'immatérialiser. Une tache rose comme le reflet d'un feu intérieur parut sur sa joue, s'effaça, puis revint encore pour ne plus disparaître; ses yeux pleins d'amour s'agrandirent et brillèrent d'un éclat inouï. Elle se prit à tousser, à tousser, et bientôt, ses forces l'abandonnant, elle se traîna comme un fantôme dans les corridors solitaires.

Mère Migeon secoua la tête d'un air désespéré. Des prières et des messes furent offertes à Dieu pour elle, mais en vain. Dieu l'appela à lui. Et puis elle était heureuse de mourir.

VIII

Pierre n'avait pu la voir qu'une fois depuis qu'elle était entrée au couvent. Quand il apprit qu'elle se mourait, il accourut au monastère. Il espérait en forcer l'entrée par ses prières, ses promesses et ses pleurs. Hélas! il ne savait pas que l'inflexible règle est plus puissante que les murs des citadelles et que l'armée religieuse ne capitule jamais!

Il pouvait entrer dans le parloir, mais jamais son pied ne franchirait la porte sombre qui le séparait de sa bien-aimée!

Amélie viendrait peut-être derrière la grille; mais il ne la verrait toujours qu'à travers d'implacables barreaux croisés drus.

La portière lui dit d'abord que la jeune novice ne pouvait se rendre au parloir, et qu'il n'y avait plus qu'à s'en retourner, puisqu'il ne pouvait franchir le seuil du cloître.

—Au moins, dites-lui que je suis ici, que je suis accouru pour la voir une dernière fois!... Je ne sortirai pas avant

que j'entende sa dernière parole! que j'aie reçu son dernier adieu!

IX

Amélie retrouva une force nouvelle en apprenant que Pierre l'attendait, qu'il voulait la voir! Elle supplia les religieuses de la conduire au parloir... Cela ne la ferait pas mourir plus tôt; cela n'offenserait pas le bon Dieu... Il devait être son époux, cet homme... et le ciel avait reçu leurs serments!

Elle pleura ses dernières larmes; elle entourait de ses bras amaigris le cou de la mère Supérieure; elle invoqua sa tante Madeleine qui avait tant pleuré elle aussi avant de monter aux cieux...

Au même instant, quelqu'un vint annoncer que madame de Tilly attendait aussi dans le parloir, et désirait fortement voir la jeune mourante.

La mère Supérieure ne résista plus. Amélie fut portée dans une chaise et déposée derrière la large grille noire.

Héloïse la suivait.

—Pierre ne me reconnaîtra pas, lui murmura-t-elle. Pourtant je vais lui sourire et peut-être qu'il se souviendra.

Son voile était rejeté en arrière, découvrant sa figure douce et pâle.

X

Dès qu'il entendit le bruit des pas dans les couloirs, Pierre tressaillit, car il eut un pressentiment de son bonheur amer. Ses yeux se fixèrent ardents sur les barreaux épais. Il était tenté de les rompre.

Elle arriva.

Il poussa une clameur et ouvrit les bras comme pour l'enlacer dans une dernière étreinte. Il se heurta à l'implacable grille.

—Amélie! ma bien-aimée Amélie! cria-t-il, ah! je vous vois donc une fois encore, mais comment?...

—Vous ne maudissez pas ma famille... Vous avez donc pitié de moi, murmura la mère Supérieure.

—Pauvre ange! pauvre ange! moi maudissant! ah! vous ne me connaissez donc plus?

Et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Amélie se rejeta en arrière dans son fauteuil, et se couvrant le visage de ses mains, elle commença à sangloter.

Pierre, collé à la grille de l'étrange prison, la regardait par les trous étroits, et ses doigts crispés semblaient vouloir déchirer les barreaux.

—Amélie! Amélie! appelait-il... Ah! si près de toi et ne pouvant mettre sur ton front le baiser de l'époux!

XI

Madame de Tilly pleurait en silence appuyée sur le bras de sa chaise. Héloïse aussi pleurait.

Amélie se découvrit la figure tout à coup et tendit ses bras vers son fiancé.

—Pierre! gémit-elle, je vais mourir... je me meurs!... Je suis heureuse de mourir... puisqu'il me faudrait vivre sans vous!... Oh! je vous aime!...

Pierre sanglotait et les transees amères soulevaient ses épaules.

—Pierre! reprit Amélie, voulez-vous

accepter ma vie en expiation du crime de Le Gardeur? Voulez-vous pardonner à mon malheureux et aveugle frère?

—Pauvre enfant! il est pardonné depuis longtemps! depuis longtemps!... Il ne savait pas ce qu'il faisait... Il a été l'instrument des ennemis de mon père!... Je lui ai pardonné sa faute, et pour l'amour de vous, en ce moment, je lui rends mon amitié!...

—Mon noble Pierre! s'écria la mourante novice, merci! merci! Et se penchant en avant, elle mit ses doigts de marbre sur la grille noire, et comme des rayons fauves, ils passèrent dans les vides que formaient les barreaux.

Pierre les couvrit de baisers ardents.

Il croyait qu'ils allaient se réchauffer sous ses lèvres de feu: hélas! ils se refroidissaient de plus en plus.

Il regarda. Amélie, la tête légèrement inclinée, souriait doucement. Puis élevant vers le ciel ses yeux brillants d'une ineffable douceur: Mon doux Jésus! dit-elle, il ne me reste plus qu'à mourir. Acceptez ma vie en expiation du crime de Le Gardeur... Puissè-je le revoir au ciel... avec Pierre!... avec tous ceux qui me sont chers... Avec ma mère et ma bonne tante de Tilly, ma seconde mère... Dites-lui, ma tante, que je l'attendrai au ciel... avec vous tous, mes sœurs... Marie! Reine du Ciel! assistez-moi dans ce moment suprême... Aidez-moi à quitter cette terre de larmes et à me présenter devant Votre Divin Fils, ma suprême espérance! Jésus, Marie, Joseph! Mon Dieu! Je remets mon âme entre vos mains...

—Amélie! cria Pierre, Amélie! ne meurs pas maintenant! Dieu va se laisser attendrir... Amélie!

Elle souriait toujours; le sourire était buriné sur sa lèvre froide: le sourire de l'innocence dans la vie, le sourire de l'innocence dans la mort!

Elle souriait, mais ne l'entendait plus!

Elle était morte! (1)

(La fin au prochain numéro)

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

Le journal "L'Illustration" avait convoqué récemment une nombreuse assistance à une conférence de M. Auguste Lumière, de Lyon, sur "la photographie des couleurs". Disons tout d'abord que MM. A. et L. Lumière viennent en effet de donner une solution remarquable de cet attrayant problème; c'est ce que le conférencier a exposé à ses auditeurs.

Il a rappelé dans leur ordre scientifique les travaux des précurseurs et des devanciers. Le premier en date est l'illustre Daguerre; mais ce n'est qu'en 1848 que Edmond Becquerel obtint de véritables photographies des couleurs, encore étaient-elles si fugitives que l'on n'avait que le temps de les apercevoir.

Niepee de Saint-Victor poursuivit dans la voie indiquée par Becquerel, de 1851 à 1862; il n'arriva encore qu'à retarder la disparition des images colorées sans pouvoir les faire prisonnières.

La question en resta là jusqu'en 1892, époque à laquelle M. Lippmann présenta à l'Académie des Sciences la première

photographie de couleurs pouvant se conserver. Le procédé Lippmann consiste à produire dans l'épaisseur même de la couche sensible une série de lames minces parallèles stratifiées sur lesquelles se réfléchit la lumière pour arriver à l'œil de l'observateur. C'est ainsi que la nature, rappelons-le en passant fait de la photographie colorée et permanente à sa façon sur les ailes des papillons. Plus récemment, M. Lippmann a communiqué aussi à l'Académie des Sciences, un procédé spectroscopique de photographie des couleurs.

Telles sont sommairement les méthodes non pigmentaires dans lesquelles les couleurs sont produites par des arrangements moléculaires que la lumière amène directement dans la couche sensible.

Il y a ensuite les méthodes pigmentaires, dans lesquelles se classe le procédé de MM. A. et L. Lumière; les couleurs sont apportées alors par l'opérateur, la lumière n'intervenant que pour fixer les proportions relatives.

Parmi les méthodes, il faut citer en premier lieu la méthode trichrome à trois négatifs, bleu, jaune et rouge, indiquée en 1869 par Cros et Ducos du Hauron. Les couleurs sont sélectionnées, filtrées; on superpose les trois épreuves immergées au préalable dans des bains de teinture rouge, jaune et bleu, et la superposition de ces trois monochromes redonne la coloration générale du sujet. Joly et Tripp en 1895, ont perfectionné ce procédé en se servant d'un seul négatif formé d'un fin réseau polychrome de traits colorés rouge orange, vert et violet au nombre de quarante par millimètre: on superpose cet écran à la couche sensible.

MM. A. et L. Lumière emploient ce qu'ils appellent des plaques autochromes. Ce sont des plaques recouvertes de poudres colorées en rouge orange, jaune et violet, tout simplement de la fécule de pomme de terre triée en grains de 85 à 20 millièmes de millimètre de diamètre. On lamine cette poudre et l'on obtient une couche grise que l'on sensibilise au gélatino-bromure d'argent. Mais cette couche grise constitue un écran dans lequel chaque millimètre carré de surface représente huit ou neuf mille petits écrans élémentaires, orangés, verts et violets. La photographie des couleurs est donc ainsi faite, fixée; on peut en un temps très court, comme l'a indiqué à ses auditeurs M. Auguste Lumière, obtenir plusieurs plaques, plusieurs vues colorées identiques d'un même paysage, d'un sujet.

La pose par un beau temps est d'une demi-seconde; la manipulation peut être faite par le premier venu. Cela est tout à fait remarquable; les projections lumineuses faites par le conférencier l'ont démontré.

Arrivera-t-on finalement à fixer la photographie colorée sur le papier par un perfectionnement de ce procédé? Les savants lyonnais l'espèrent et ils y travaillent; ce serait la solution complète du problème, la victoire absolue. Mais d'où problème, la victoire absolue. Mais d'ores et déjà, on peut dire que le résultat obtenu est magistral: une vue d'un paysage ou d'une personne avec toutes leurs colorations peut être prise, produite à plusieurs exemplaires identiques d'une

finesse parfaite et conservée indéfiniment. La photographie des couleurs est désormais une réalité; on en est maître et l'on peut s'attendre à de très nombreuses applications.

"ANTI-SUEUR"

Ce n'est qu'après de longues recherches et de nombreux essais que l'inventeur de l'ANTI-SUEUR s'est décidé à mettre son produit à la disposition du public. Ayant acquis la certitude de l'efficacité rapide et de l'innocuité absolue de sa préparation cet éminent Docteur a voulu faire profiter l'humanité de sa découverte.

Combien de personnes sont affectées de cette maladie désagréable sinon dangereuse la sueur (des pieds surtout)? Jusqu'à ce jour le mal a triomphé de tous les remèdes préconisés pour sa guérison. Tous ceux qui après avoir essayé tous médicaments parus se sont résignés à leur triste sort doivent aujourd'hui reprendre courage.

Une seule boîte de l'ANTI-SUEUR les délivrera de la transpiration. Ce n'est pas un essai c'est une guérison dans un délai très court, 3 jours au plus.

Son emploi facile ne présente aucun inconvénient même pour les personnes ayant la peau délicate elles verront disparaître à la première application, la fatigue des pieds causée par transpiration; la marche devient un exercice agréable au lieu d'un travail pénible. Trois applications suffisent pour anéantir le mal et rendre au malade la santé et le bien-être qu'il n'osait plus espérer. Le produit est d'ailleurs garanti et toute personne qui n'aurait pas satisfaction après avoir suivi consciencieusement les directions pourra se faire rembourser en s'adressant aux dépositaires de l'ANTI-SUEUR.

Il n'y a plus de raison maintenant de négliger cette maladie qui est une porte ouverte pour bien d'autres plus graves: l'emploi de l'ANTI-SUEUR amène une guérison rapide et certaine.

LE FIACRE SANGLANT

Tel est le titre de l'œuvre nouvelle dont nous commencerons la publication dans notre prochain numéro.

LE FIACRE SANGLANT

Spécialement écrit pour le Monde Illustré par

MAXIME AUDOUIN

est une œuvre passionnante aux péripéties variées et émouvantes, aux coups de théâtres saisissants et précipités.



TROIS BLOUSES

I. La première en liberty blanc, avec de larges bandes d'alençon, formant une façon de bretelles. Ces bandes sont garnies d'une bordure de liberty finement plissé. D'autres plissés de la même étoffe descendent des épaules. Manches larges, en alençon, du coude au poignet. — II. Mousseline de soie noire, garnie d'un empiècement de drap noir aussi. Cet empiècement en supporte un autre en dentelle, que souligne un galon bleu pâle. La blouse est, en outre, ornée de biais de drap et de nœuds de velours. Manches bouffantes, joliment retroussées au coude. — III. Du tulle point d'esprit, vert « prairie ». Les pattes qui s'entrecroisent d'une façon si originale sont en drap vert, boutonnées de velours de la même couleur. Empiècement de dentelle et ceinture de drap. Très amusantes, les manches, avec les pattes de drap posées sur la dentelle.

LA MODE POUR NOS ENFANTS

Songer à eux, les vêtir, les parer, surtout en ce moment où on peut les habiller avec des tissus légers, de vaporieuses dentelles, de jolies broderies, est une si grande joie pour nous, que cela devient un amusement que de confectionner de jolies et fraîches petites robes, blanches, bleues, roses, à petits pois, dessins jolis ou unis, mousseline, nansouk, toile légère, foulard, pongée, un choix si grand, qu'il en devient embarrassant.

Pour les formes, celles de nos lectrices que ce travail amuse n'ont qu'à consulter les gracieux petits modèles que nous leur donnons.

Le dessin No 1 représente une petite robe en mousseline blanche brodée au plumetis. L'empiècement est en guipure, garni de rubans bleu turquoise. Le petit volant qui entoure l'empiècement et le bas de la robe sont en broderie anglaise. Capeline blanche ornée de rubans bleu turquoise et d'une plume blanche.

Le No 2 est une petite robe, très gentille en toile blanche pointillée de vert. L'empiècement et les poignets sont en dentelle. Chapeau Jean-Pari, en paille de riz, orné d'une plume et de rubans blancs.

Le No 3 est une délicieuse robe en soie fantaisie grise, ornée de pois rouges, d'un

fort joli effet. Au bord de la jupe et des manches est une garniture de rubans rouges et blancs. Le chapeau qui accompagne cette robe est une bergère garnie de coquelicots et d'un nœud rouge.

LES NOUVEAUTES
NOS ROLES

Pour le moment, elles se font en linon, en mousseline à pois, en tous les tissus lavables. Elles ne sont pas doublées; les fonds de jupes sont remplacés par des jupons en taffetas ou plus simplement par des jupons de linon lavables, ornés de volants très haut brodés ou garnis de dentelle.

Éviter les rubans de couleur; ces jupons doivent conserver l'aspect de véritables fonds de jupes. Si la robe est de couleur ils se font naturellement d'une nuance assortie: rose sur rose, bleu sur bleu, etc. C'est là un raffinement peu coûteux et vraiment charmant.

LE DERNIER CHIC

En dehors des fonds de jupe que je viens de citer, on fait aussi une sorte de princesse en soie sans manches, prenant au buste, ajustée à la taille et s'évasant ensuite comme une robe. On jette dessus la robe de mousseline et cela fait un fond délicieux. C'est une trouvaille qui réunit le pratique à l'élégance, mais que toutefois on réserve pour les robes habillées.

AUX JEUNES AMANS

Pour annoncer l'arrivée au monde d'un bébé, on vient de lancer une innovation exquise. Lorsqu'il y a d'autres enfants, ce sont eux qui annoncent la naissance de leur petit frère ou de leur petite sœur, par une carte illustrée de leurs portraits et encadrée d'un joli dessin. Cette manière de faire part a quelque chose de plus gracieusement familial que la solennelle carte habituelle où "Monsieur et Madame X..." ont l'honneur, etc., etc."

—o—

NOTRE PAPIER A LETTRE

Le papier à lettre chic est un papier d'une teinte gris azuré, très délicate et qui ne peut pas s'imiter dans le bon marché. C'est la vogue de cet art. Toutes les élégantes en ont emporté dans leurs villegiatures et la poste ne transmet plus que des correspondances de cette tendre nuance. On met dessus, en relief et en couleur, le chiffre ou l'adresse, ou mieux encore, une devise. La devise est la formule où se résume l'état d'âme et d'esprit d'une jolie femme. Elle doit être brève, nette, spirituelle, et laisser voir la qualité dominante du caractère. C'est une intéressante chose que de choisir sa devise. Il en est de très heureuses: "Quand même", "Toujours fidèle", "Je

ne crains que ceux que j'aime", etc. Elles augmentent le charme du papier à lettres très éloquent par lui-même.

—o—

LE DERNIER CRI DU PARAPLUIE

Le parapluie, objet encombrant et qu'on n'aime guère emporter avec soi, s'élégantise jusqu'à la séduction. Pour les pluies légères de cette saison on le fait en soie de couleur: bleu foncé, violet foncé ou vert. Le chic est d'en assortir la nuance à celle du petit sac dont les femmes ne se séparent guère. Pour un joli luxe, c'est un joli luxe.

—o—

PETITS SECRETS

Je recommande à mes lectrices en villégiature qui craignent de s'exposer au hâle de la mer et des montagnes, un procédé très simple pour rafraîchir l'épiderme après ces atteintes dangereuses. Ce procédé, un des meilleurs, consiste à presser le jus d'un citron dans un demi-litre (une chopine) de lait tiède, dont on se lotionne abondamment le visage et qu'on laisse sécher sur la peau. Après un quart d'heure on enlève cette sorte d'enduit avec de l'eau tiède. Cela réussit parfaitement à nombre de personnes.

On ne laissera pas le mélange pénétrer dans les yeux.

—o—

CONTRE LES PUNAISES

Cette recette est infaillible pour détruire les punaises.

Mettre un grand réchaud de charbon de bois, bien pris, au milieu de l'appartement, bien fermer toutes les ouvertures pour qu'il n'y ait pas d'air, et ajouter une grande quantité de corne de pied de cheval que l'on trouve chez tous les maréchaux-ferrants. En mettre une assez grande quantité de façon que cela fume longtemps.

Je puis vous assurer que toutes les punaises qui se trouveront dans l'appartement sortiront et viendront mourir sur le plancher. On opère le matin et on ouvre seulement deux heures avant de se coucher.

—o—

À LA CUISINE

PALMIERS

Après avoir donné 6 tours à la pâte feuilletée, vous l'étendez en une bande longue de 40 centimètres environ, saupoudrez-en le dessus avec du sucre en poudre. Cela fait, ramenez les deux extrémités de la bande sur le milieu et saupoudrez à nouveau avec du sucre en poudre le dessus de la bande ployée, que vous reployez encore, toujours en ramenant les deux extrémités sur le milieu. Continuez à ployer et saupoudrer de sucre la bande de pâte feuilletée, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus large que de 5 à 6 centimètres.

ROULES DE BOEUF

Coupez de petits rectangles minces de bœuf dans le morceau appelé le "rond" aplatissez-les, placez au milieu une cuillerée à café de chair à saucisse, roulez la tranche de bœuf, ficellez-la. Faites revenir au beurre les roulés de bœuf pour qu'ils soient bien dorés, retirez-les de la casserole, mettez-y un peu de farine que

vous laissez roussir et que vous délayez avec de l'eau ou du bouillon et un peu de vin rouge. Remplacez les roulés dans la casserole, couvrez, laissez mijoter quatre heures à petit feu. Dégraissez la sauce, passez-la, enlevez les ficelles des roulés et servez.

En Flandre on sert ce plat accompagné de gelée de groseille étendue d'eau ou mieux de vinaigre tiède et dans lequel on met un peu de sucre ou de raifort râpé.

Hygiène e Beauté

LOTION — FAINS — BEAUTÉ ET FERMETE DES CHAIRS

Ce n'est pas seulement l'hygiène vraie qui fait la beauté, qui entretient le mieux la jeunesse, la virilité, la souplesse des muscles, de l'organisme entier, c'est le bain quotidien, les ablutions répétées, le tub, ou douches, car l'amour de l'eau en tout temps opère des miracles.

Deux fois par jour l'homme doit lotionner son visage, ses mains, ses pieds, le matin au lever, le soir au coucher. La femme ne saurait être trop sévère pour son corps, lorsqu'il s'agit des soins intimes. Non seulement des ablutions quotidiennes et des bains aussi fréquents que possible sont nécessaires à la propreté, mais encore, parce qu'ils donnent à la peau la fraîcheur et la douceur si recherchées, comme ils donnent au corps beaucoup de souplesse et par cela même de grâce.

Le bain et les grandes ablutions stimulent l'action des pores de la peau qu'ils obligent à rester ouverts et libres, pour que le corps puisse en chasser les impuretés qui se forment continuellement à l'intérieur.

En théorie, l'eau chaude est meilleure pour la propreté, car elle dissout plus facilement les corps gras et les impuretés du tégument externe, elle dégrasse mieux que l'eau froide. Cependant le laiton à l'eau froide est indispensable, car il endure la peau contre les variations de l'atmosphère.

Le savon est un auxiliaire indispensable. Il déterge la peau en l'assouplissant en émulsionnant les particules grasses dont elle est recouverte, et qui la souillent. Se méfier des savons trop alcalins à base de potasse, pour le lavage de la peau fine du visage, car ils sont irritants, ce qui peut causer au tégument externe des inflammations, des gerçures, parfois même des éruptions chroniques et de longue durée. Le bain est en un mot indispensable à une bonne hygiène, à la santé, si chère à nous tous. L'action du bain réside dans le nettoyage de la peau, dont l'épiderme, imbibé et ramolli, est indispensable à un corps sain. Le bain froid ne contribue, qu'imparfaitement à la propreté cutanée, à moins qu'il ne soit répété fréquemment et aidé de frictions savonneuses.

Un bain tiède, savonneux, additionné de son ou d'amidon, est excellent pour conserver à la peau son onctuosité parfaite, sa beauté épidermique.

Les bains alcalins, sulfureux, dissipent les efflorescences cutanées, boutons, desquamations superficielles; les frictions et massages doivent toujours suivre les bains tièdes; d'abord ces pratiques facilitent la réaction générale; ensuite elles ex-

citent le bon fonctionnement de la peau et la nutrition normale du tissu cellulaire.

Les bains aromatisés par les plantes ou les essences, le borate de soude, sont excellents pour combattre hygiéniquement les sécrétions exagérées de la peau. Les bains de glycérine, tonifient et adoucissent toujours la peau.

Les bains chauds, les bains russes, les bains de vapeurs sont généralement défavorables à la beauté féminine.

L'hydrothérapie ne doit pas être exagérée, car elle provoque sans nécessité l'innervation vaso-motrice du tégument externe.

Les bains de mer surtout, lorsque l'on en fait des abus, agissent de la même manière que l'hydrothérapie irraisonnée, dont ils ne sont d'ailleurs qu'une simple variété.

A. QUEVA.

Conseils pour la Beauté

CONSEILS ET CHOIX DU CHAPEAU SUIVANT LA COULEUR DES CHEVEUX

Blondes — Chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, roses ou rouges.

Blondes ou Brunes — Chapeau blanc mat.

A toutes les carnations — Chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle.

Blondes — Le chapeau blanc orné de fleurs blanches, roses, surtout bleues.

Brunes — Éviter le bleu, préférer le rose, l'orangé.

Type blond — Chapeau bleu clair, orné de fleurs blanches, mais non de fleurs ou violettes.

Type brun — La brune qui risque le chapeau devra l'ornier d'accessoires orangés ou jaunes.

Carnation blanche — Le chapeau vert les fait valoir.

Le chapeau rose doit être séparé de la figure par les cheveux, ou par une garniture blanche, ouverte mieux encore.

Carnation rose — Chapeau à fleurs blanches, à feuillage abondant ont très bel effet.

En général, on doit se montrer très réservé sur le chapeau violet, qui est toujours défavorable aux belles carnations, à moins qu'il ne soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes et blancs.

Il en est de même pour les chapeaux jaunes que la brune seule pourra risquer avec des accessoires noirs.

I. P. K.

FORMULES POUR LA PRÉPARATION DES FAINS

Bain d'amidon ou de son.—Y ajouter 500 grammes d'amidon ou de son.

Bain alcalin.—Avec 300 grammes de carbonate de soude.

Bain sulfureux.—Ajoutez 100 grammes de sulfure de potassium.

Bains aromatisés.—Avec 1-2 litre Eau de Cologne, de Floride, de teinture de Benjoin, d'essence de Thym, d'essence de wintergreen.

Bain de borate de soude, borax.—Avec 100 grammes.

Bain de glycérine.—Ajouter 500 grammes de glycérine.

Bain de lait.—Ajouter 4 pintes de lait.

I. R. K.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line in the bass. A dynamic marking of *pp* (pianissimo) is present in the right-hand part.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar melodic and bass lines.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line in the bass. Dynamic markings of *ff* (fortissimo) and *p* (piano) are present.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line in the bass. A dynamic marking of *f* (forte) is present.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line in the bass. A dynamic marking of *ff* (fortissimo) is present.

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line in the bass. Dynamic markings of *p* (piano), *f* (forte), *p* (piano), and *f* (forte) are present.

First system of musical notation, piano (p).

Second system of musical notation, forte (f) and piano (p).

Third system of musical notation, forte (f) and piano (p).

Fourth system of musical notation, piano (p).

Fifth system of musical notation, piano (p).

Sixth system of musical notation, forte (f) and fortissimo (ff).

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency
LA SEMAINE
 Toutes les 30 min. de 5.30 A. M. à 11.00 P. M.
LE DIMANCHE
 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00 A. M. et toutes les 30
 minutes de 1.00 P. M. à 11.00

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beaupré
 Arrêtant aux Chutes Montmorency
LA SEMAINE
 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 A. M., 12.30,
 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15, 10.15 P. M.
 (Excepté Samedi et 10.45 P. M. (Samedis
 seulement))

LE DIMANCHE
 10.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 9.00, 10.00 A. M., 11.45,
 12.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 P. M.

LES TRAINS
 Laisent Québec pour Beaupré et St-Joachim
LA SEMAINE
 Pour Beaupré, 8.30, 11.30 A. M., 2.15, 5.15 et
 7.15 P. M.
 Pour St-Joachim, 8.30, 11.30 A. M., 2.15 et
 5.15 P. M.

LE DIMANCHE
 Pour Beaupré, 6.30, 8.00 A. M., 11.45 et 7.15
 P. M. Pour St-Joachim, 6.30 A. M. et 11.45
 p. m.
 Trains à vapeur, tous les autres sont des
 trains électriques.

Un char électrique fait connexion à la Jet.
 Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile
 de Beaupré, etc. avec tous les trains. Taux
 se aller et retour.

MAISON L. Fontanel & Cie

Agents généraux pour le
Canada,



des Marques suivantes

Vin Pur de Banyals, Tonique, Les
 plus fins Biscuits Pernot, chocolat Poulin,
 Huiles d'Olives Pures, Alcool de Menthe
 Rigelès, Liqueurs Surfine Angelica, Citro-
 nade Sauvenet, Pastes Alimentaires Marge,
 Extraits pour liqueurs Noiroit.

BIBLIOGRAPHIE

L'Avenir de l'Eglise Russe.—
 Essai sur la crise sociale et reli-
 gieuse en Russie, par Joseph
 Wilbois, 1 vol. in-16. Prix: 3
 fr. 50; franco: 4 fr. Librairie
 Bloud et Cie, 4, rue Madame,
 Paris (VIe).

Les sept chapitres qui for-
 ment ce livre: 1. Sur la consti-
 tution sociale de la Russie; 2.
 L'âme russe comme produit de
 l'histoire de l'Eglise russe; 4.
 Le culte; 5. L'organisation ec-
 clésiastique; 6. Le Raskol et les
 Sectes; 7. L'avenir de l'ortho-
 doxie; — peuvent être groupés
 en deux parties. La première
 est une explication du peuple
 russe à partir de son histoire
 antérieure et de son milieu géo-
 graphique; la seconde montre
 les répercussions de sa vie pro-
 fane sur sa vie religieuse; enfin
 le dernier chapitre permet de
 conclure du passé à l'avenir
 dans la mesure où on trouve
 dans ce passé de véritables
 "lois sociales"; en particulier,
 c'est dans cette conclusion
 qu'on examine sous quelle for-

me il faut espérer la future
 union de l'Eglise russe et de
 l'Eglise romaine. Ce livre est
 une application de la méthode
 inaugurée par Le Play, précisée
 par Henri de Tourville et déve-
 loppée par M. Edmond Demolin
 et son école; mais c'est la
 première fois qu'on l'étend à
 l'étude d'ensemble d'une Eglise
 et la première fois aussi qu'on
 tente de rechercher systématiquement
 comment un christianisme
 s'est adapté à un milieu.
 L'auteur, qui a des attaches de
 famille dans la société russe et
 a lui-même séjourné au cœur de
 l'empire, a pu enrichir ces pa-
 ges de beaucoup de faits inconnus
 en France; il y a ajouté, çà
 et là, des résumés historiques
 qui rendent le volume accessible
 à ceux qui sont le moins informés
 des choses russes.

UN LIVRE POUR LES FEMMES

Toute femme qui se soucie de conser-
 ver ou de recouvrer la santé et les
 attraits perdus ne devrait laisser passer
 l'occasion qui se présente de se procurer
 le dernier livre de Julia C. Richard,
 "La Santé de la Femme." Ce livre est
 rempli de faits nouveaux et importants
 que chaque femme devrait connaître.
 Il vous dira comment retrouver la
 santé du jeune âge et comment échapper
 à ces maladies qui brisent la vie de
 tant de jeunes femmes. Un livre rempli
 de bon sens, écrit par une femme
 qui a consacré sa vie à l'étude de ces
 problèmes.

GRATIS

AUX LECTRICES
 DE CE JOURNAL...
 Je suis à ce que cette édition soit épuisée,
 une copie sera envoyée, franco
 à toute femme qui en fera la demande.
 Mme JULIA C. R. CHARD, Eoite A, Montréal.

Couperose faciale

Soufre précipité... 8 gr.
 Glycérine purifiée... 8 gr.
 Craie précipitée... 8 gr.
 Eau de Laurier-cerise... 8 gr.
 Alcool pur... 8 gr.

Laver tous les soirs la face à
 l'eau de son tiède puis friction-
 ner avec cette mixture, et re-
 couvrir d'un masque de Gutta-
 Percha laminée.

LESSIVE PHENIX donne
 économie de temps, de dépense,
 de fatigue, de combustible.
 Prolonge la durée du linge.
 Demandez-la aux épiciers ou
 Chouillon et Cie, Montréal.

Un célèbre médecin mourant
 disait à ses confrères réunis au-
 tour de son lit :

— Messieurs, je laisse après
 moi trois grands médecins...
 Chacun le pressa de les nom-
 mer.

Alors, se soulevant sur son
 coude, il leur dit avec un doux
 sourire :

— L'esprit gai, l'exercice et la
 sobriété!

UN BIENFAIT POUR LE
 BEAU SEXE
 POITRINE PARFAITE AVEC LES
POUDRES ORIENTALES
 les seules qui assu-
 rent en trois mois le
 développement des formes chez la
 femme et guérissent la dyspepsie et
 la maladie de foie. Prix: Une boîte
 avec notice, \$1.00; six boîtes,
 \$5.00. Expédié franco par la
 poste sur réception du prix.
 Dépôt général pour la
 puissance:

L. A. Bernard, 41 Ste-Catherine Est.
MONTREAL.
 Aux E.-U.: Geo Mortimer & Son,
 Boston, Mass.

Demandez à votre Epicier

La Poudre pour Crème à la Glace

Et vous Appréciez votre

Crème Glacée

On ne se salt pas en la préparant.
Pas d'ennuis, pas d'embarras.

En boîtes de 6 oz. 15c, pour 1 livre 1/2 de
crème. 11 oz. 35c, pour 1 gallon de crème.

NAJOUTEZ QUE DU LAIT

A. H. MACE & CIE,

746 NOTRE-DAME OUEST, Montreal.

Bell Tel. Main 5071



HOTEL DU LAC ST-JOSEPH

LAC ST-JOSEPH (Qc)

à 50 minutes seulement de Québec.

Ouverture le 15 Juin 1907

Canotage, Pêche, Grève magnifique pour
 les bains, Terrains de Golf, Lawn Tennis,
 etc. Orchestre excellent, bon service de
 trains. S'adresser à
 JULIAN E. PRIEST, Gérant
 Au Chemin de Fer du Lac St-Jean, Québec

Douleurs.

Les douleurs dans la tête — ainsi que les dou-
 leurs ailleurs ont leur cause. La douleur n'est
 autre chose d'ordinaire que la congestion, la
 pression du sang.

C'est au moins ce que dit le Dr. Shoop et pour
 le prouver il a créé une petite tablette rose. Cette
 tablette qu'il a appelée "Tablette du Dr. Shoop
 contre le mal de tête" — (Dr. Shoop's "Headache
 Tablet") soulève doucement la pression du sang
 des centres de la douleur.

L'effet en est charmant et efficace. Lentement
 mais avec sûreté, elle rend uniforme la circula-
 tion du sang.

Avez-vous mal à la tête? C'est la congestion du
 sang.

S'agit-il de périodes douloureuses chez la fem-
 me? C'est la même cause.

Si vous souffrez d'insomnie, d'agitation, des
 nerfs, c'est une congestion — une pression du
 sang.

C'est là une certitude réelle, car les tablettes
 du Dr. Shoop contre le mal de tête arrêtent la
 douleur dans 20 minutes et distribuent simple-
 ment la pression non naturelle du sang.

Quand vous vous écrasez un doigt, ne devient-
 il pas rouge? n'enfle-t-il pas? ne vous fait-il pas
 souffrir? — Sans doute, — or c'est là une conges-
 tion, la pression du sang.

Vous la trouverez toujours là où se trouve la
 douleur. C'est tout simplement le sens commun.
 Nous vendons à 25 cts. et nous recommandons

Les Tablettes du Dr. Shoop
 Contre le Mal de Tête.

Le Gracieux Développement de la Poitrine

qui assure une Taille élé-
 gante, est obtenu par l'u-
 sage des fameuses
Pilules Persannes
 de TEWFICK HAZIZ
 (Téhéran, Perse)
 Femmes et Jeunes Filles
 usez-en!
 Elles font merveilles!
 \$1.00 la boîte, 6 boîtes pour
 \$5.00.

Société des Produits Persans

—DEPARTEMENT C—

Boîte Postale 1031, Montréal.




Cie G. NERALE TRANSATLANTIQUE
De New-York au Havre (France)

LA BRETAGNE 18
LA SAVOIE 25
LA TOURNAINE AOUT 1
LA LORRAINE 18
LA BRETAGNE 18
LA PROVENCE 22

*Paquetot à deux hélices.

Général Truheat & Cie, agents généraux pour le Canada, No 27 rue Notre-Dam-Ouest, Montréal.



CHEMIN DE FER DE QUEBEC ET DU LAC ST-JEAN

LA NOUVELLE VOIE DU **Saguenay**


De Québec au Lac St-Jean et Chicoutimi
A travers les Montagnes Laurentides
Et les endroits de Pêche au Nord de Québec

Par le CHEMIN DE FER DU LAC ST-JEAN et retour de Chicoutimi à Québec par les vapeurs du Saguenay.

L'Hôtel Roberval, au Lac St-Jean, peut loger 300 personnes.

Un magnifique guide illustré gratis sur demande à

ALEX. HARDY,
Agent des Passagers, Québec.



LE CANADIEN NORD DE QUEBEC

Tél. Bell EST 2141

Wichand 904

3000 rue des rues Moreau et Ste-Catherine

Commencement le 20 mai 1907

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

3 00 A. M. Du à l'Assomption à 9 4
à n l'Épiphanie 9 5
à Joliette 10 24 à m Grand'Mère 10
à Shawinigan Falls 10 5 p. m., Québec
40 p. m.

4 30 P. M. Pour l'Épiphanie, Joliet
re, Saint-Cuthbert, Sha-
wigan et Grand'Mère

5 00 P. M. Pour l'Épiphanie, l'As-
somption, Joliette, St-
albe et New-Glasgow et St-Térome

9.15 A. M. DIMANCHE SEULE
MENT Pour Joliette
Shawinigan Falls, etc

Les trains arrivent à Montréal, à 8.5
m. et à 5.35 p. m. les jours d'
emaine et à 4.40 p. m. les dimanches

GUY TOMBS
Agent Général des Passagers,
BUREAU DE LA BANQUE IMPERIALE MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 49.00 a.m., 47.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, 67.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 69.30 a.m., 410.0
p.m.
OTTAWA, 68.45 a.m., 40.40 a.m., 410.00 a.m.,
64.00 p.m., 49.40 p.m., 410.15 p.m.
HERBROOKE, 68.30 a.m., 64.30 p.m.
4.25 p.m.
CALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 47.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 410.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, 49.40 a.m., 49.4
p.m.
VANCOUVER 49.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

ST. JEAN, 68.55 a.m., 42.00 p.m., 411.30 p.m.
ROUS RIVIÈRES, 48.55 a.m., 42.00 p.m.
64.45 p.m., 411.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, 2.00 p.m.
OTTAWA, 68.20 a.m., 65.00 p.m.
JOLIETTE, 68.00 a.m., 68.55 a.m., 65.00
p.m.
ST. GABRIEL, 68.45 a.m., 65.00 p.m.
STE AGATHE, 68.45 a.m., 65.00 p.m., 64.45 p.m.
MONTINGUE, 68.45 a.m., 64.45 p.m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les
dimanches, (c) Mardi, jeudi et samedi, (d)
dimanche seulement, (e) Quotidien, excepté
samedi, (f) Samedi seulement.

Billets de passage sur steamers sur l'A-
tlantique et le Pacifique

Bureau en ville, 129 rue Saint-Jacques, près
rue de Poivre, A. E. Lacombe, agent.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

INTERNATIONAL LIMITED

Le train le plus confortable et le
plus rapide au Canada

Parte Montréal, 100 a.m. tous les jours, ar-
rive à Toronto, à 4.20 p.m., à Hamilton, à
3.25 p.m., aux Chutes Niagara, à 9.55 a.m.,
à Buffalo, à 8.25 p.m., à London, à 7.47 p.m.,
à Detroit, à 9.50 p.m., à Chicago, à 7.12 a.
m. Excellent service de Café et Chef
Pullman attachés à ce train.

MONTREAL ET D'OTTAWA

Trois heures sur chaque parcours

Parte Montréal, 7.30 a.m. et 11.00 p.m., 7.30 p.m.
Parte Ottawa, 7.30 a.m., 11.00 p.m., 7.30 p.m.

Chers Parloirs à tous les trains. — 10.00
sur le train de 5.00 p.m. et nuit d'Ottawa.

MONTREAL ET NEW-YORK

Parte Montréal, 18.15 a.m., 11.15 a.m., 7.15
p.m.
Arrive à New-York, 18.00 p.m., 11.00 p.m.
7.18 a.m.

Chers Parloirs aux trains du jour. Char-
dorteur Pullman au train de nuit.

MONTREAL, BOSTON ET SPRINGFIELD	MONTREAL ET PORTLAND
Parte Montréal, 7.01 a.m., La Montréal, 7.40 p.m.	La Montréal, 7.00 a.m., La Montréal, 7.15 p.m.

Chers parloirs et directs aux trains du jour,
hôtels, dortoirs, Pullman aux trains de nuit.

Tous les jours. Tous les jours, excepté le dimanche
Bureaux des billets : 37, St-Jacques, T.
Mackay et 101, et à la Gare d'Épave.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

Insertion Gratuite

1.—Ne seront publiées que les
adresses comprenant en tout
20 mots au maximum.

2.—Les adresses avec pseudony-
mes seront refusées ainsi que
celles poste-restante.

Rolande Pavard et Gabrielle
Lafleur, Chicoutimi, B. P. 37.—
Mlle Héloïse Armand, 225 rue
Massue, St Malo, Québec.—Mlle
Charlotte Francoeur, Nicolet,
Qué.—Adrien Laframboise, St
Fénoit, comté Deux-Montagnes.
—Louisa Gervais, St Cuthbert
Station, Qué.—Rose Lamou-
reux, 1343 St Hubert, Boule-
vard St Denis.—Annette La-
pointe, 3A Aqueduc, St Malo,
Québec.

Album Universel, collection
complète, soit 23 ans d'abonne-
ment, à vendre. S'adresser à
Mde Geo. Pageau, 769 rue Ste
Catherine Est, Montréal.

Louis Philippe de Montma-
gny, B. P. 19, Montmagny Qué.
—François Proulx, Montmagny
Qué.—Omer Proulx, B. P. Dela-
grave, Co. Montmagny, Qué.—
Mlle C. Fleurence, St Benoit,
Co. Deux-Montagnes, Qué.—M.
Jean G. Corzolino, rue Joseph
Verdi 45-W, Livourine, Italie.—
Mlle Anna M. Gauthier, Rober-
val, Qué.

Mlle Jeannie Lafleur, St Her-
mas, comté des Deux-Monta-
gnes, Qué.—M. Pierre Rabier,
chez Simon Peyron, Lakeville,
Conn., E. U.—Flore Clermont,
Oka, Co. Deux-Montagnes, Qué.
—Antonin Cardinal, St Vincent
Co. Deux-Montagnes, Qué.—Al-
déric Charbonneau, St Hermas,
Co. Deux-Montagnes, Qué.—M.
G. Fautoux, N. P., St Benoit,
Co. Deux-Montagnes, Qué.—Al-
bérie Cantin, 225 Massue, Qué-
bec, avec monde entier corres-
pondance française et anglaise,
sténographie, l'employée.—Mlle
Louisa Lubreuil, St Placide,
Co. Deux-Montagnes, échangera
cartes de tous genres pour car-
tes de fantaisies en cuir seule-
ment.—Mlle Émela Leduc, St
Placide, Co. Deux-Montagnes,
échangera cartes de toutes sor-
tes pour cartes comiques en
cuir.—Mlle Alirédine Lafeyvre,
St Ephrem Tring, Co. Beauce,
vues et fantaisies préférées.—
Mlle Blanche Bilodeau, 82 rue
Richelieu, Québec.—Mlle Martel
1300 St Dominique, avec mes-
sieurs, cartes de tous genres.—
Mlle Annie Ronillard, 55 Sous-
le-Fort, Québec, cartes de cuir
et fantaisies.—Arthur Belleau,
Salem, Mass., 76 Congress st.,
tous genres.—Joseph Savard,
29 Berthelot, Québec, fantaisies
préférées.—Mlle Fédéra, Paie
St Paul, Co. Charlevoix, avec
jeunes gens de 18 à 27 ans.—
Georgie Forgues, rue Commer-
cial, Lévis.—M. Lucien Garville
St Amédée, Péribonka, Lac St
Jean, monde entier.—Adrien
Laframboise, St Benoit, Co.
Deux-Montagnes, tous genres,
Tassé, Henryville, Qué.—Jean,
avec monde entier.—Charlotte
ne Lauzon, 105 Richelieu, Qué-
bec, fantaisies et cartes glacées
avec monde entier, 97 N. D.
des Anges, Qué.—M. Alfred Ga-
gné, 59 Avery st., Laconia, N.
H. E. U., tous genres.—Mlle
Paule Delahove, Chevelot, par
Thoon-les-Vosges, France, car-
tes vues Canada et États-Unis.
—Mlle Hélène Beaulieu, 199 rue
Latourelle, Québec.—M. Arthur
Faoust, w.D., St Benoit, Deux-
Montagnes, Qué., tout genre.—
Blanche Estelle Bourassa, boîte
postale 56, Lévis, Qué.—Robert
de Castille, boîte 101, Man.,

Desaltère et Renforcit

BYRRH

Le vin Byrrh, étendu d'eau de
Seltz ou minérale, est la bois-
son idéale pour les temps
chauds. Non seulement il dés-
saltère, mais il agit aussi com-
me tonique et aide à surmonter
l'affaissement causé par les
chaleurs. En vente dans les ca-
fés et bars, et à la bouteille
chez les marchands.

Hudon, Hebert & Cie Ltee.
MONTREAL

Seuls agents pour le Canada.

Violet Frères, Propr. Caires, THUIR, France.

Sask., tous genres excepté fan-
tasiaies.—M. Roméo Sicard, 3
Ste Catherine, Viauville.—Mlle
Anna Hébert, fantaisies, bril-
lants, diamantés, 61 Franklin,
St Sauveur, Québec.

PRIÈRE D'UNE DAME DE WINDSOR

A toutes les femmes j'enver-
rai gratuitement avec instruc-
tions, mon traitement, pour
chez soi, contre la Leucorrhée,
Ulcération, Déplacements et
chûte de la Matrice, abondance
ou irrégularité des Règles, Tu-
meurs, Tumeurs Uterines ou
Ovariennes, ou excroissances,
aussi les Vapeurs, la Nervosité,
la Mélancolie, les Maux de tête,
les Maux d'intestins et des
reins, de vessie causées par les
ennuis particuliers à notre
sexe. Vous pouvez vous trai-
ter chez vous, cela vous coûte à
peu près 12 cents par semaine.
Mon livre: "Conseiller Médical
de la Femme en particulier"
est envoyé gratuitement sur
demande. Écrivez de suite à
Mrs. Summers, Box H. 43,
Windsor, Ont.

Les tapeurs:
—Monsieur, prêtez-moi un
louis.
—Mais, monsieur, je n'ai pas
l'honneur de vous connaître?
—C'est précisément pour cela
que je m'adresse à vous, car
aucun de ceux qui me connais-
sent ne me le prêterait.

TEL. BELL E. T. 23 15

Calixte GOULET

Fabriqueur de

CONGRÈS NATIONAL DU TRAVAIL

Liquides Gazeifiés

Ginger Ale
Cream Soda
Sirop de Fruits
Eau Minérale
de Varenne

1022a rue Ontario, MONTREAL



UNE
**Remarquable
Invention**
POUR LA
Croissance
DES **Cheveux**

LE CASQUE VACUUM DE EVANS est une invention pratique, construite sur des principes scientifiques et hygiéniques au moyen simple de laquelle une circulation normale et libre est restaurée à travers le cuir chevelu. Les minuscules vaisseaux sanguins sont doucement stimulés et mis en activité, ce qui permet à la nutrition qui ne peut être retirée que du sang, d'être portée à la racine des cheveux, et l'on constate rapidement les effets dans une croissance saine et vigoureuse des cheveux. On a pas à se frictionner la tête, et comme il n'est employé aucune drogue ou matière chimique d'aucune sorte, il n'y a rien pour causer l'irritation. Il n'est besoin que de porter le Casque trois ou quatre minutes par jour.

Essai Gratuit de 60 Jours

GARANTIE DE LA COMPAGNIE.

Un CASQUE VACUUM DE EVANS vous sera envoyé durant soixante jours comme essai. Si vous ne voyez pas un développement graduel d'une nouvelle croissance de cheveux, et si vous n'êtes pas convaincu que le Casque restaurera complètement votre chevelure, vous êtes libre de nous renvoyer le Casque et cela ne vous coûtera absolument rien. On exige, comme preuve de votre bonne foi, que le prix du Casque soit déposé à la Chancery Lane Safe Deposit Company de Londres, la plus grande institution financière et commerciale du genre au monde qui enverra un reçu garantissant que l'argent sera totalement remboursé, sur demande, sans question ou commentaire, en aucun temps durant la période d'essai.

L'éminent Dr I. N. LOVE, dans son discours au Bureau Médical sur le sujet de l'Alopecia (chute des cheveux) déclara que si l'on pouvait trouver un moyen d'apporter la nutrition aux follicules des cheveux (racines des cheveux) sans avoir recours à aucun procédé irritant, le problème de la croissance des cheveux serait résolu. Plus tard quand le CASQUE VACUUM DE EVANS lui fut soumis pour qu'il l'examina, il fit remarquer que le Casque réaliserait et confirmerait en pratique les observations qu'il avait faites précédemment devant le Bureau Médical.

Le Dr W. MOORE, parlant de l'invention, dit que le principe sur lequel est basé le Casque Vacuum de Evans est absolument correct et indiscutable.

Un livre descriptif illustré du Casque Vacuum de Evans sera envoyé franco, sur demande.

LE SECRETAIRE, EVANS CAP CO., LTD.
REGENT HOUSE, RUE REGENT, LONDRES. W

Ce casque fabriqué d'après problème si longtemps recherché contre la Calvitie. C'est une découverte fin de siècle, qui donnera les meilleurs résultats à tous ceux qui en feront l'essai. Adressez-vous dès aujourd'hui au Secrétaire de Evans Vacuum Cap Co., Regent House, rue Regent, Londres, W.



Pour le Bain du Bébé et pour les autres usages de sa toilette, on ne peut acheter un Savon aussi bon pour un prix si minime que

Le Savon
"Baby's Own Soap"

On offre en vente des imitations de ce savon, méfiez-vous en.

Ils n'ont du véritable que l'apparence et ont pour but de donner un profit illégitime au marchand à votre détriment.

Demandez toujours le "Baby's Own"

ALBERT SOAPS Limited, Mfrs,
MONTREAL



SI VOUS DESIREZ OBTENIR

- Une Taille Idéale
- Une Poitrine Parfaite
- Un Buste Esthétique Pur

Si recherchés par les Femmes et les Jeunes Filles

FAITES USAGE DES

PILULES PERSANES

de TEWFICK HAZIZ (Téhéran, Perse)

ELLES DEVELOPPENT LE BUSTE COMME PAR MAGIE

Tuente les Pilules Persanes! C'est le secret de ma reconnaissance pour les effets incomparables que j'en ai obtenus. Ayez mes vifs remerciements.
Marthe Périgère,
Yvon, 27 janvier 1903, rue de Valenciennes, 308

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans

DEPARTEMENT C.

BOITE POSTALE 1031

MONTREAL